



Photo Notman Photographic Archives

Cette épreuve moderne de Mme McKenzie, tirée en 1871, appartient aux Archives photographiques Notman conservées au Musée McCord de Montréal.

Un beau cadeau de Noël pour McCord Petit musée deviendra grand

ANGÈLE DAGENAI

ON PENSAIT que les Sforza et les Médicis n'avaient plus d'héritiers spirituels en ce dernier quart du XXe siècle, alors que le milieu culturel se relève durement de la crise économique du début de la décennie. Eh bien, c'est faux!

Un petit musée montréalais vient de recevoir un don de plus de \$ 20 millions pour presque tripler ses espaces physiques — un dépense de \$ 17 à \$ 20 millions, selon le devis architectural — et développer ses activités de recherche, d'animation et de conservation — quelques millions de plus —

Cette somme — la plus imposante jamais octroyée à une institution culturelle au Canada — fera pâlir d'envie bien d'autres musées plus « importants » en terme de budgets, de rayonnement, de visiteurs.

Pourquoi la Fondation de la famille McConnell a-t-elle été si généreuse envers un musée qui publie son rapport annuel sur des feuilles blanches huit-et-demi-par-onze et d'une lecture aussi passionnante qu'un rapport de labo de physique, avec les croquis en moins?

C'est le directeur du musée, Marcel Caya — qui n'en revient pas lui-même — qui répond à la question: parce que Montréal, après 350 ans d'histoire, n'avait pas encore un grand musée historique ouvert au public sept jours par semaine.

De plus, les grandes fondations aiment laisser leur marque distinctive dans le développement de leur communauté et le projet d'expansion du Mu-

sée McCord « fera vraiment une différence dans le paysage culturel montréalais ». Petit musée deviendra grand...!

Mais il faut préciser que le Musée McCord n'est pas né d'hier. Sa collection d'art amérindien et inuit est la troisième en importance au pays après celle du Musée canadien de la civilisation et du Royal Ontario Museum.

De plus, sa collection de tableaux, gravures et dessins anciens — 25,500 oeuvres — est la deuxième au Canada après celle des Archives publiques.

Sa collection de costumes anciens — principalement de toilettes féminines du 19e siècle — est suffisamment importante pour justifier qu'une galerie permanente d'exposition lui soit consacrée — la seule au Canada —

Enfin, ses archives occupent 1,000 pieds linéaires de rangement et sa bibliothèque contient 4,000 volumes de référence en ethnographie et, principalement, en peinture canadienne.

Mais ce qui distingue tout particulièrement le musée McCord, c'est sa collection d'archives photographiques d'histoire canadienne comprenant 700,000 imprimés, diapositives, négatifs, daguerrotypes et pellicules anciennes — de 1840 à nos jours —

Le joyau de cette collection demeure la collection personnelle du photographe montréalais William Notman et de ses partenaires photographes qui, en 78 ans d'activité professionnelle dans plus d'une vingtaine de studios disséminés à travers l'Amérique du Nord, amassèrent quelque 400,000 clichés d'une valeur historique unique au monde.

L'empire Notman avait pignon sur la rue de Bleury à Montréal.

Le musée McCord a été longtemps, pour les francophones de Montréal, le « musée de autres ». D'autant plus qu'il relevait directement de l'Université McGill jusqu'à mercredi dernier, et que ses politiques ne visaient pas particulièrement le grand public. Ce n'est qu'en 1986 que l'on créa deux postes à l'animation et aux communications occupés par des francophones — parfaitement bilingues —

Il faut souligner par ailleurs les efforts du personnel professionnel pour communiquer avec la majorité francophone de Montréal dans sa langue.

Sous la tutelle de McGill depuis 1919 — la seule possible sans doute compte tenu de la nature des collections McCord — le musée connut une histoire plutôt tortueuse. Au cours de ses 68 ans d'existence, il resta fermé au public durant plus de trente ans.

Son installation, rue Sherbrooke, dans un édifice historique appartenant à McGill, est sa deuxième adresse après avoir été hébergé au Jesse Joseph House. Le site est aujourd'hui occupé par la bibliothèque McLennan de McGill.

C'est un miracle que les collections McCord n'aient pas été éparpillées après tant de pérégrinations dans les sous-sols et les entrepôts de l'université.

David Ross McCord, descendant d'une éminente famille de juristes, a offert ses collections personnelles à l'Université McGill avec la

Voir page C-12: Musée

René-Richard Cyr

Un gringalet à l'assaut du TNM

ROBERT LÉVESQUE

LES YEUX en l'air, le rire retenu, René-Richard Cyr dit: « Je ne me rappelle pas avoir voulu être une vedette ».

Les vedettes, pour lui, ce fut d'abord le monde des sœurs Giroux, Germaine et Antoinette, le Montréal de Jean Desprez et des galas des « artisses » que sa mère, grande spectatrice, coureuse des revues de l'Arcade et du Stella, liseuse de Radio-Monde, lui racontait. Une vedette, c'était ce qui faisait rêver sa mère...

Aujourd'hui, à 29 ans, comme un gamin gêné de se trouver là, René-Richard Cyr est en passe de devenir lui-même une vedette. Ou presque.

Sa mère, lundi dernier, était à la générale de *Bonjour, là, bonjour*, au

Théâtre du Nouveau Monde (TNM), surprise par le spectacle — qu'on dit peu banal — de son fils, frère. Une vedette va entrer dans la famille.

Mais René-Richard Cyr, né en dessous du pont Jacques-Cartier, comme il dit, ne s'en fait plus avec les stars depuis qu'au *Casino de Paris* Diane Dufresne le présentait comme son metteur en scène à des Français qui n'en croyaient pas leurs yeux. Un gringalet! On se retournait deux fois pour être sûr d'avoir bien vu!

Sorti de l'École nationale de Théâtre en 1980, et n'ayant rien d'autre qu'un contrat pour un valet au TNM, maigreur oblige, René-Richard Cyr n'était pas du genre à attendre le coup de fil qui propulse.

Il écrit un spectacle, qu'il appelle *Dépêche-toi, j'ai envie!* qu'il produit

dans un café de la rue Ontario.

En moins de cinq ans, il deviendra non seulement le comédien exceptionnel qu'on peut voir dans *Les Feluettes*, de Michel-Marc Bouchard, et le conseiller scénique de Diane Dufresne, Michel Lemieux et Joe Bocan, mais il deviendra le metteur en scène à qui le TNM ouvre ses portes pour une spectacle à haut risque.

Une nouvelle production de *Bonjour, là, bonjour*, la pièce de Michel Tremblay qu'André Brassard — après avoir d'abord raté son coup à la création en 1974 au Centre national des arts — a repris et fixé de façon presque définitive dans une mise en scène qui a soulevé d'enthousiasme le même TNM en 1980, il y a 7 ans.

Dirigé par Brassard dans *Les Feluettes*, le succès de la saison théâ-

trale en reprise à compter de mardi, signant une nouvelle mise en scène d'une des plus grandes réussites de Brassard, invité par ce dernier à diriger en 1988 *À propos de la demoiselle qui pleurait* d'André Jean au CNA, Cyr sent le besoin de réagir à cette étroite association.

« Je ne veux pas être un petit Brassard... J'admire comment Brassard joue tout son art sur une corde raide constante, mais je suis d'une autre génération. Je revendique le droit au risque, à l'erreur, et je sais bien que, pour l'instant, je remplace la maturité par l'effet. J'aime le show, le show-bizz autant que le théâtre ».

René-Richard Cyr est conscient que sa mise en scène de *Bonjour, là, bonjour* n'aura pas « la profondeur que Brassard y a mis », mais il veut faire autre chose.

« Je n'ai pas voulu faire différent de 1980 pour faire différent. Cela aurait été la même chose que de faire comme Brassard. Ce que je veux, c'est prouver que cette pièce n'appartient plus à Tremblay et Brassard et qu'un jeune de 20 ans, aujourd'hui comme dans 60 ans, pourra prouver encore, à sa manière, que cette pièce-là parle à tout le monde ».

Quand Olivier Reichenbach l'a appelé pour lui offrir cette mise en scène — il est le second choix de Reichenbach; il le sait, il le dit — René-Richard Cyr s'est couché ce soir-là et plein d'idées lui sont venues en tête à la place du sommeil.

« Je me suis rendu compte que ça grouillait assez, et que je serais peut-être capable de dépasser la table de Brassard. J'ai dit oui le lendemain ».

Une longue table, dans la mise en scène de 1980, était le pivot de la pièce, Brassard installant tous les personnages autour, comme des musiciens regroupés, alors qu'en 1974 il avait tenté de créer autant de lieux que la pièce de Tremblay compte de cuisines où Serge, de retour d'Europe, rend visite à ses sœurs.

C'est dans « un réalisme exagéré » que René-Richard Cyr place sa vision du drame de Tremblay avec l'aide de la scénographe Danièle Lévesque et de la costumière Suzanne Harel.

Il a eu le cran de proposer des coupures à Tremblay, de redistribuer certaines répliques, de chambarder

Voir page C-12: Cyr

Brassard vu par Tremblay



André Brassard.



Michel Tremblay.

(R.L.) — Lundi dernier, la Société Saint-Jean Baptiste de Montréal remettait à André Brassard son prix de théâtre, le prix Victor-Morin. Metteur en scène depuis 20 ans, Brassard qui a insufflé une vigueur sans pareille à la pratique du théâtre professionnel québécois et porté à la scène tout le théâtre de Michel Tremblay, depuis *Les Belles-sœurs* jusqu'au *Vrai Monde*?, n'avait jamais reçu auparavant quelque prix que ce soit.

Michel Tremblay était invité à présenter celui avec qui il forme depuis 25 ans le plus formidable tandem théâtral au Canada. Il a bien voulu remettre au DEVOIR le texte qu'il a lu à la salle Maisonneuve lors de la remise du prix.

Au fait, qui était Victor Morin? Né en 1865, mort en 1960, notaire et organisateur de diners-opérettes, Morin écrivait et montait des reconstitutions de mariages de gouverneurs de la Nouvelle-France. Mais notable avant tout, il était une sorte d'anti-Brassard. Tremblay a donc raison de conclure que c'est Victor Morin qui est honoré.

MICHEL TREMBLAY

LE TOUPET généreux lui tombant sur l'oeil, le regard sombre mais perçant, le sourire presque moqueur, déjà, un tout jeune homme, un gringalet à la fois engoncé dans un pantalon trop étroit et perdu dans un chandail trop large, un adolescent au charme évident m'arrête dans la rue pour me demander:

— « C'est toi qui as gagné au concours des jeunes auteurs, y'a quelques mois? »

J'dis oui, que c'est bien moi. Il me répond:

— « As-tu écrit autre chose? »

C'est là je crois la question la plus importante qu'on m'ait jamais posée dans ma vie. De cette question est née une amitié plus

précieuse, vitale et, aussi, une collaboration qui a la particularité de faire partie intégrante de cette amitié: j'ai souvent l'impression que notre amitié et notre collaboration sont une seule et même chose. C'est ça, je suppose, un tandem.

Je suis donc ici, ce soir, pour vous dire l'amour que j'ai pour l'homme André Brassard et l'admiration que je porte à l'artiste André Brassard.

Qu'il me suffise de vous dire, pour commencer et très égoïstement, que pour un auteur dramatique — et Michel-Marc Bouchard peut maintenant en témoigner avec moi — André est le plus grand cadeau que le ciel puisse lui envoyer.

Il est non seulement un lecteur

Voir page C-12: Brassard

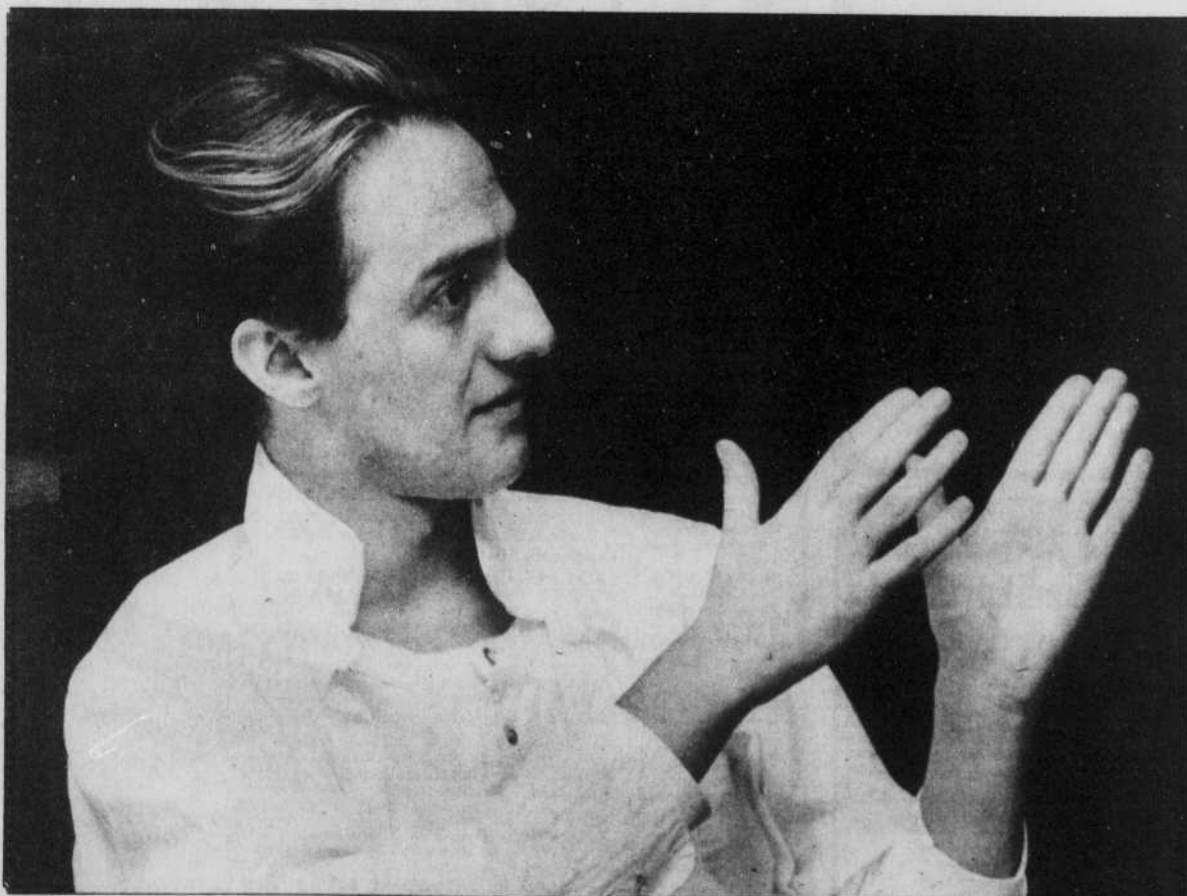


Photo Jacques Grenier

À 29 ans, René-Richard Cyr signe la mise en scène de *Bonjour, là, bonjour*, la célèbre pièce de Michel Tremblay, au Théâtre du Nouveau Monde.

Victor-Lévy Beaulieu

L'HÉRITAGE

roman

Vous aimez l'émission?
C'est aussi un livre

Victor-Lévy Beaulieu

L'HÉRITAGE

roman

« L'automne »



... mais il ne saurait y avoir de descente réelle dans la conscience québécoise sans excès.

Il y a au-delà du réel qui transfigure la banale vie du banal quotidien...

c'est... ce qu'expriment mes personnages dans *L'HÉRITAGE*

Victor-Lévy Beaulieu

Les entreprises
Radio-Canada

Stanké

— Les plaisirs de la mélancolie —
Mourir pour mourir



Parti grand-père. Et vive les pré-arrangements funéraires !

GILLES ARCHAMBAULT

L'autre soir, n'ayant fait de mal à personne, j'ai vu à la télévision une pub qui changera ma vie. On y parlait d'arrangements pré-mortuaires. Des gens du troisième âge, qu'on ne peut plus appeler vieillards, attendaient la visite de leurs enfants en s'occupant de leur jardin.

Ils avaient l'air épanoui, le pépé et la mémé. De bonne nature assurément. La mort leur pendait au bout du nez et que faisaient-ils ? Ils ratisaient leur arrière-cour. Si j'en crois le commentaire hors-champ, c'était d'avoir réglé les détails matériels de leur décès qui les rendait si guillerets.

J'avertis mes proches que bien que rendu à un âge respectable je n'ai encore prévu rien de tel. Je n'arrête pas de changer d'idée quant à la texture du bois de mon cercueil. J'hésite entre une ébène d'Afrique et du bois de cagnot. Tout dépend de mes dispositions.

Ma surprenante nature me porte-t-elle vers l'ascèse que j'opte pour des coffrets bon marché, du genre dont on faisait les prie-dieu dans les paroisses pauvres. À d'autres moments, je viderais mon compte en banque pour une mausolée dans le style que prisa si fort Aménophis IV.

Un jour pourtant, il me faudra prendre une décision. Ce ne sont pas mes enfants si cruels et si âpres au gain qui me procureront une sépulture décente. La dernière fois que je leur en ai parlé, ils me voyaient déjà dans une urne. Ils savent pourtant que j'ai horreur du feu et que seul la terre me convient.

Oui, je veux manger les pissenlits par la racine. Même s'ils sont contaminés par les pesticides. On les a mangés de père en fils dans ma famille et ne nous en portons pas plus mal !

Je ne cacherai rien au présentateur de la réclame. Il semble si

aimable. Je n'imagine pas des gens de sa trempe tenter de m'entraîner dans des dépenses exagérées. Déjà qu'ils ont le tact de ne jamais prononcer le mot « mort » dans leur message.

Ce serait déplacé, avouez-le. Présentée de cette façon, notre disparition a l'air d'une partie de campagne. Grand-père attend les enfants, parti grand-père ! Mais ne vous en faites pas, c'est comme s'il n'était pas parti, comme s'il n'était même pas venu. Nos grands-parents ne savent pas ce qu'ils ont raté. La mort sans la mort, il fallait y penser.

Après lui avoir confié au même monsieur, celui du message publicitaire, que son entrée dans ma vie a tout bouleversé, je mettrai toutefois cartes sur table. Pas de demi-mesures avec moi.

Je veux vraiment que lorsque mes enfants viendront me voir un dimanche, parce que je leur ai promis à chacun une auto avec chauffeur et lecteur au laser, ils trouvent à la maison un père assuré de son avenir souterrain.

Petit détail, je ne m'occuperai pas ce jour-là des feuilles mortes qui encombreront mon jardin. Je craindrais trop de singer la publicité.

Mais que leur dirai-je donc à ces enfants que je ne peux molester depuis si longtemps ? Que leur père est un homme remarquable ? Ils me riraient au visage.

Que je n'ai jamais eu que le souci de leur bonheur ? Ils monteraient tout de suite dans leurs autos. Je pense bien que je garderai un sourire énigmatique. C'est encore la solution la plus facile.

Il sera bien assez tôt pour eux de découvrir que j'ai tout légué au dit commanditaire. Qu'on me prépare une belle mort, puissante et ridicule, ce ne peut être pire que la vie, non ? Surtout n'allez pas conclure que je suis pessimiste, ça me chagrinerait.

— Les disques compacts —

Quand il faut transporter son piano . . .

PIERRE BEAUREGARD

À 83 ans, — Glasnost aidant —, Vladimir Horowitz, le monstre sacré des années cinquante, est ressorti de sa légende pour se mettre à parcourir le monde, un Steinway sur l'épaule . . . C'est dur la vie d'artiste . . . surtout quand il faut transporter son piano !

En avril 1986, il accaparait les manchettes mondiales, en retournant pour la première fois en Union soviétique, dont il s'était expatrié en 1925.

Les images de télévision retransmises par satellite ont permis au monde entier de partager l'émotion des Moscovites retrouvant « leur » Volodia. Mais l'a-t-il jamais été ?

Les Kalishnikov se sont tus, paraît-il, en Afghanistan, et les voitures ont cessé un petit moment d'exploser dans les rues de Beyrouth, lorsque le vieux Ukrainien a entonné sur son fidèle piano, la petite *Sonate de Scarlatti* (en mi majeur, K.380 L.23) devenue son « trademark », au cours de l'historique récit des retrouvailles du Conservatoire de Moscou.

Récital immortalisé avec empressement sur vidéo-cassette, vidéo-disque, et, bien sûr, disque compact (*Horowitz in Moscow, Deutsche Grammophon* 419 499-2) par les grands de l'industrie de l'enregistrement.

Un an plus tard, soit en mars de cette année, c'est à Milan que Monsieur Horowitz, Steinway personnel en bandoulière, surgissait pour nous conconter une autre de ses apparitions-historiques-unicques-et-mémorables, dont il est passé maître depuis le milieu des années soixante.

L'occasion, cette fois ? Horowitz enregistrerait, pour la première fois de sa vie, un concerto de piano de Mozart !

À 83 ans, voilà que le foudre par excellence du clavier, qui a construit sa notoriété sur la virtuosité à l'excès, la violence pianistique spectaculaire et bien d'autres feux d'artifice, courtise maintenant Mozart, le maître incontesté de la dentelle, de la broderie et des rubans de soie, ce qui peut paraître suspect !

Accompagné de l'*Orchestra del Teatro alla Scala*, sous la baguette de Carlo Maria Giulini, Volodia interprète le *Concerto No 23* (K.488), un compact *Deutsche Grammophon* (423 287-2) réalisé dans un studio de la banlieue milanaise.

C'est forcément une lecture très personnelle et très libre de l'oeuvre que nous livre le monstre sa-



cré. Il rend son Mozart comme ça lui plaît !

À quoi d'autre fallait-il donc s'attendre d'un musicien dont l'attrait repose précisément sur cette faculté de faire des pirouettes sur une corde raide, aux limites même de l'interprétation acceptable.

Mozart selon Horowitz n'est plus tout à fait Mozart, mais devient un médium, un véhicule pour la personnalité particulière de l'artiste et de sa liberté, ce qui fera froncer les sourcils des Mozartiens rigoureux.

Il y a le Soleil selon Dieu le Père, puis le soleil selon Rembrandt, puis la version Van Gogh ou celle du Douanier Rousseau ou celle de Chagall . . . Mais tous ceux qui admirent un tableau de maître, où l'astre familial apparaît, le reconnaissent instantanément, nonobstant le style personnel de chaque artiste.

Finalement, donc, Horowitz joue encore du Mozart, même s'il le fait « à la Horowitz ».

Dans son rôle d'accompagnateur, Giulini a dû déployer des réflexes prodigieux pour faire en sorte que tout finisse par retomber en place malgré les jongleries et les tribulations rythmiques fréquentes du pianiste.

Acoustiquement, le disque est superbe, d'autant plus que l'on a dramatisé le captage du piano personnel du maître, qui finit par être reconnaissable



d'un enregistrement numérique à l'autre . . .

En rappel, Horowitz nous offre la *Sonate en si bémol majeur* (KV 333), où il parvient finalement à rejoindre le Mozart plus académique.

À cet égard, la prestation passe mieux la rampe que son interprétation trop « comme il y a cinquante ans » de la *Sonate en do majeur* (K.330), lors du récital mémorable de Moscou.

Et l'événement de Milan s'est déroulé devant les caméras de la télévision. Une vidéo-cassette historique est donc en route . . .

Pour les amateurs de Mozart à tout prix, de Mozart moins « historique », mais sans doute aussi moins désinvolte, Erato propose sur sa remarquable collection économique *Bonsai* (ECD 5505), en plus du même *Concerto no. 23*, le *No. 9 KV 271 en mi bémol majeur* et le *Rondo pour piano et orchestre KV 386* exécutés par l'excellente pianiste mozartienne Maria Joao Pires.

Le CD d'une durée de 69 minutes est d'une qualité remarquable autant par la beauté de l'interprétation que par le soin apporté à la prise analogique.

Une excellente solution de rechange pour ceux qui placent les qualités musicales et le rapport qualité-prix avant les considérations de l'histoire . . .

Faut LE DEVOIR pour le croire!

Handel
LE MESSIE
Basilique Notre-Dame

début
SERIE POUR JEUNES ARTISTES INC.
AUDITIONS
SAISON 1988/89

DÉBUT et une série de récitals créée spécialement pour de jeunes musiciens, exceptionnellement doués, ayant terminé leurs études et qui sont prêts à entreprendre une carrière professionnelle. Seuls les étudiants possédant un diplôme en interprétation, ou ceux qui sont à leur dernière année sont invités à poser leurs candidatures.

L'audition doit être d'une durée approximative de vingt minutes et les musiciens doivent se présenter avec leur accompagnateur lorsqu'il y a lieu.

On peut se procurer les formulaires d'inscriptions au bureau de la Faculté de musique de l'Université McGill ou de l'Université de Montréal, au Conservatoire, chez Maxi Musique ou en communiquant au 878-9680.

DATE LIMITE: 15 JANVIER

Tous les candidats doivent soumettre une cassette (d'environ 40 minutes) de bonne qualité pour fins de pré-sélection.

878-9680

LES Heures DE LA Place
L'ART DU MOUVEMENT
le jeudi 26 novembre, midi

Paul-André Fortier en solo

Une véritable galerie de personnages qu'ont créée pour lui Daniel Soulières, Daniel Léveillé et Daniel Lavoie.
Animateur: Henri Barras

Billet: 2 \$; Achetez un lunch sur place ou apportez le vôtre.

Piano noble de la Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts Renseignements: 842-2112

CLÉMENCE DESROCHERS NATHALIE NAUBERT ALBERT MILLAIRE CATHERINE BÉGIN
PASCAL BOLLINI LOUISE TURCOT ANGELE COUTU JOCELYN BÉROU GENEVIEVE BUJOLD
BENOIT DAGENAIS PATRICIA NOLIN LOUISE PIRAZZI
JUVETTE GHYSLAIN CLÉMENCE DESROCHERS
ALBERT MILLAIRE PASCAL ROLLIN
BUJOLD GASTON DESROCHERS
PATRICIA NOLIN
Renseignements: 514-842-2112
100, rue Notre-Dame, Est
Montréal (Québec)
G1R 1C1
Tél. 514-873-4283

LE CONSERVATOIRE D'ART DRAMATIQUE DE MONTREAL
Ecole supérieure de théâtre

La seule maison d'enseignement à couvrir uniquement la formation de l'acteur.

Date limite d'inscription: le 18 décembre 1987
Auditions d'entrée: du 11 au 15 janvier 1988
Le diplôme obtenu avant septembre 1988 est exigé
Aucuns frais de scolarité.

Ministère des affaires culturelles
Conservatoire de musique et d'art dramatique du Québec

ouverture d'un nouveau théâtre dès le 11 novembre

le Carré-Théâtre du Vieux Longueuil présente

URGENCE AUX PORTES

Pièce de Céline Côté
Avec: ANOUK SIMARD, HÉLÈNE LOISELLE, ROBERT P. CÔTÉ
Mise en scène: Germain Beauchamp
Régie: Annick Nantel
Décors et costumes: Robert B. Breton pour Prisme III
Musique: Pierre Marchand et Luc Lafrance
Éclairages: Sylvain Prairie
Direction technique: François Bélair

Du 11 novembre au 5 décembre
Du mercredi au samedi: à 20 h

Centre Véronneau
365, rue St-Jean, Longueuil

Billets: 10\$ Rés.: 646-7251

Les NOËLS de la Place des Arts
Un monde d'enchantement pour tous

Casse-Noisette
Les Grands Ballets Canadiens
Toute nouvelle production fabuleuse
Nouveaux costumes. Nouveaux décors.
Chorégraphie: Fernand Nault
30 décembre 26, 28, 29, 30 décembre et 2 janvier, 19 h 30
27, 28, 30 décembre: 2 et 3 janvier, 14 h 00
billets: 28 \$, 20 \$, 10 \$
14 \$, 10 \$, 5 \$ (moins de 12 ans, étudiants, 3e âge)

Mur-Mur
Circus Dynamo Théâtre
Nouveau spectacle de la troupe Circus
Cinq comédiens-acrobates drôles
comme dix. De retour du Lincoln
Centre de New York.
Mise en scène: Robert Dion
23, 26, 28, 29, 30 décembre: 2 et 3 janvier, 19 h 30
24, 26, 27, 28, 29, 30, 31 décembre: 2 et 3 janvier, 14 h 00
billets: 20 \$, 18 \$, 15 \$
moins de 12 ans: 12 \$ au lieu de 20 \$

Ta Fantastika
Un Rêve
Théâtre de lumière noire.
La magie et l'illusion.
23, 26, 27, 28, 29, 30 décembre: 2 et 3 janvier, 19 h 30
24, 26, 27, 28, 29, 30, 31 décembre: 2 et 3 janvier, 14 h 00
billets: 20 \$, 18 \$, 15 \$
moins de 12 ans: 12 \$ au lieu de 20 \$

La Princesse et la grenouille
Conte tiré de la série Inimimigimo
présenté sur écrans.
Vous vous retrouverez dans les décors enchanteurs
d'Inimimigimo avec ses personnages et ses
costumes.
du 23 décembre au 3 janvier, de 12 h 30 à 18 h.
Relâche le 25 décembre et le 1er janvier.
Entrée libre
Surveillez les émissions jeunesse de Radio-Canada et
participez au Concours de dessins organisé en collabo-
ration avec Canadian International et le Château Champlain.

Place des Arts Renseignements: 842-2112

LA DAME DANS L'AUTO
Avec des lunettes et un fusil
de JAPRISOT
PRÉSENTÉ PAR OMNIBUS
JUSQU'AU 12 DÉCEMBRE
Représentation à 20h30 tous les soirs
Relâche dimanches et lundis
Mise en scène: Jean Asselin
Avec: Francine Alepin, Jean Asselin, Denise
Boulianger, Jacques Le Blanc, Anne-
Marie Provencher

Au théâtre Espace Libre
1945 Fullum
Rés: 521-4191

Les signets de Jeanine Atala De bien beaux points de repère



Photo Raymond Lavoie

Jeanine Atala ajoute au plaisir de lire en confectionnant des signets faits main. Elle s'est nichée dans un petit kiosque au Salon du Livre de Montréal. Lire c'est bien, encore faut-il retrouver la page!

JULIE STANTON Collaboration spéciale

QUÉBEC — Celui que j'ai choisi porte le nom de « Château en Espagne ». Sur la plaque en titane, deux femmes gracieuses et aux coiffures anciennes ont cet air lointain que l'on suppose aux héroïnes des sœurs Brontë.

Dans leurs boîtes dorées, miniaturisés mais non moins séduisants, quelque 25 autres sujets laissent voir des paysages sous la neige, une jeune fille au géranium, des vieilles maisons burinées par le temps, ou encore, ce cheval blanc devant la montée.

Oui, les signets de Jeanine Atala sont de bien beaux points de repère pour le lecteur qui veut s'y retrouver sans abîmer l'objet de son plaisir.

Présente au Salon du livre de Montréal, cette artiste-peintre d'origine égyptienne a choisi d'y faire connaître ses garde-pages dont le public du Salon de Québec s'était montré tout particulièrement friand en avril dernier. Tel cet acheteur pour qui les signets d'Atala sont venus s'ajouter à une collection qui en compterait plus de 1,000!

Pour l'artiste, les signets sont un moyen de faire voyager ses tableaux dont elle extrait ici un détail révélateur qui vient ajouter l'agréable à l'utile. « C'est presque

un deuxième souffle pour la peinture, une façon de la faire vivre autrement qu'accrochée au mur », dit-elle en confiant son émotion pour un art que Jeanine Atala cultive depuis qu'elle y a découvert le chemin d'une certaine communication. D'elle-même à elle-même bien sûr. Mais aussi avec les autres dont les échanges la nourrissent, amoureux de ses toiles, détenteurs de ses « reprotypes » et, maintenant de ses signets, tous ces autres avec lesquels cette femme intense et gourmande de la vie cherche à partager sa vision des choses, sa passion des êtres.

Et si elle retrouvait l'un de ses signets dans le livre de recettes d'une amie, elle qui les voit accompagner la lecture de chevet? Jeanine Atala rit. « En y pensant bien, je me dis pourquoi pas? Après tout, si c'est cet ouvrage que l'amie consulte le plus fréquemment! Et puis, le signet aussi voyage. D'un livre à l'autre et de pages en pages, quelquefois entre les personnes. Une bien petite chose en fait, mais j'aime à l'imaginer à la fois balise et fil d'Ariane... »

Justement, le fil d'Ariane pour rencontrer l'artiste, au Salon du livre, c'est le couloir de gauche en entrant. Stand, no 263.

Lecteurs, lectrices, à vos signets!

Sa Geste

Le diapason de la danse au féminin

MATHIEU ALBERT

Après avoir organisé trois festivals de chorégraphes masculins, entre 1983 et 1986, Tangente a choisi cette année de s'éloigner de la moisson masculine pour aller humer le temps qu'il fait sur les rivages de la féminité.

Ainsi, à compter de jeudi prochain, et ce, jusqu'au 13 décembre, une douzaine de chorégraphes débelleront le havresac de leur imaginaire sous la bannière de *Sa geste*: un événement calqué sur les précédents *Moment'Homme* mais dont le but visé, vous l'aurez compris, est de faire vibrer cette fois le diapason de la danse au féminin.

Réalisé en co-production avec Tangente et l'Espace Go (où ont également lieu tous les spectacles), la série offre cinq programmes différents, à raison de deux par semaine.

Pour Dena Davida, directrice de Tangente, *Sa geste* répond à un double objectif: « Premièrement, l'événement s'inscrit dans un plan de développement de la jeune danse à Montréal, ce qui est notre mandat. Ensuite, après trois ans de *Moment'Homme*, nous croyons que le temps était venu d'offrir la même opportunité de diffuser les travaux des femmes danseuses et chorégraphes. L'événement correspond à une sorte de mise en relief ponctuelle du travail contemporain réalisé par celles-ci ».

« Pour ce qui est du *Moment'Homme*, en atteignant son but, qui était de permettre aux hommes de la jeune génération d'affirmer une nouvelle identité à travers la danse, l'événement épuisait du même coup l'originalité de son thème. Et nous jugeons intéressant de reprendre aujourd'hui la même thématique avec des femmes. »

Dena Davida refuse néanmoins de tomber dans le cliché des stéréotypes et la réflexion manichéenne.



Dena Davida.



Sylvie Laliberté.

S'il est évident qu'il existe des différences entre les hommes et les femmes, le but de l'événement déborde le périmètre de la seule exploitation de cette dualité. Les oeuvres présentées, doivent par elles-mêmes posséder une valeur esthétique.

Lorsque je lui demande en quoi consiste les particularités de l'imaginaire féminin, elle hésite, puis avoue sincèrement qu'il est en effet difficile d'en identifier les traits distinctifs avec précision.

« Néanmoins, il y a deux choses dont nous pouvons être certains, dit-elle. Il y a d'une part une différence fondamentale au niveau physiologique, et une autre, essentiellement liée au phénomène culturel. Par exemple, je dirais que les femmes sont plus encouragées que les hommes à exploiter l'aspect sensuel du mouvement, et qu'elles ont plus facilement accès à leurs émotions. Elles en ont également une meilleure connaissance. Les hommes, au contraire, semblent davantage être vic-

times de leurs émotions. Tandis que les femmes sont culturellement mieux préparées à négocier avec cette dimension de la vie. »

Parmi la trentaine de candidatures soumises au jury (composé de Rose-Marie Harbour, professeur au département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal, Ginette Noisueux, du Théâtre expérimental des femmes, et Dena Davida), 12 chorégraphes ont été retenues.

« Pour l'originalité, le caractère innovateur des travaux présentés, et leur appartenance à la jeune génération », explique l'organisatrice.

Au nombre de celles-ci, figurent entre autres, Anne Normand, une jeune chorégraphe diplômée de l'Université Concordia, Irène Stamou, également issue de Concordia, Hélène Langevin, qui faisait partie de la distribution du *Titanic* de Carbone 14 en 1984, Heather Mah, Carole Bergeron, et Dulcinée Langfelder, qui

nous éblouissait il y a deux ans avec son *Cercle vicieux*.

Nous verrons également des oeuvres signées par Julie West ainsi que par la jeune figure montante dans l'art de performance à Montréal, Sylvie Laliberté, qui toutes deux ont été invitées par les membres du jury à se joindre au cortège des participants.

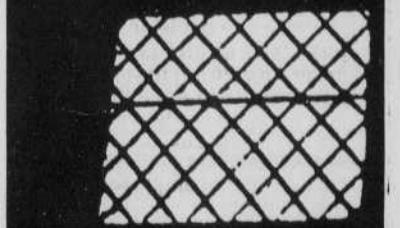
« Par un étrange phénomène de hasard, fait remarquer Dena Davida, toutes les pièces inscrites à l'affiche présentent un caractère dépourvu. Ce n'est qu'après avoir terminé notre sélection que nous avons constaté qu'il y avait une tendance particulière qui se dégageait. Chez toutes ces femmes, il y a un retour à simplicité du corps face aux spectateurs. Aucune d'entre elles n'utilise les ressources de la technologie. Il n'y a ni vidéo, ni diapositives, ni ordinateur, ni rayons laser. »

Un retour à l'essentiel. Un voyage aller-retour entre le mouvement et l'identité éclatée de la jeune génération féminine. Comme s'il y avait un besoin de retrouver l'authenticité du corps dans le refus des scintillements de l'artifice. Que sont les femmes aujourd'hui devenues? *Sa geste* en a réuni 12 pour qui l'interrogation vaut le pari d'un spectacle.

TREMBLAY

BONJOUR, LÀ, BONJOUR

DÈS LE 17 NOVEMBRE 1987



Mise en scène René Richard Cyr assisté de Lou Arteau, Décor Danièle Lévesque, Costumes Suzanne Harel assistée de André Barbe, Eclairages Michel Beaulieu, Musique Michel Smith, Accessoires Richard Lacroix, AVEC Henri Chassé, Sylvie Drapeau, Denise Filiatrault, Louise Laprade, Nicole Leblanc, Huguette Oigny, Guy Provost, Janine Sutto,

BANQUE NATIONALE

tnm UN RÔLE ESSENTIEL

Le Théâtre du Nouveau Monde 84, rue Ste-Catherine ouest Metro Place des Arts

Mardi au vendredi à 20h Samedi à 16h et 21h

RÉSERVATIONS: 861-0563

Mais où sont donc les tronches ?

Les dizaines de milliers sinon la totalité des lecteurs du DEVOIR pleureront avec raison l'absence des tronches, des trognes et des beaux vous de l'hebdomadaire chronique de jazz de Serge Truffaut, aujourd'hui. Trufo, comme on l'appelle sur le Plateau Mont-Royal, nous revient samedi prochain, le temps de retrouver son souffle entre un bebop et un blues, un gospel et un new-orleans.

début PRÉSENTE



L'ENSEMBLE ARLEQUIN VENTS CLAUDE LABELLE PIANO

Judi 26 novembre

Salle Redpath 3461, McTavish

20h Billets /8,00\$ 878-9680 Age d'or, étudiants 5,00\$ 398-4547

THEATRE DU RIDEAU VERT

Du mar. au ven. 20h. Sam. 17h et 21h. Dim. 15h. direction yvette brind'amour mercedes palomino

les fridolinades DE Gratien Gélinas

MISE EN SCÈNE DENISE FILIATRAULT

- DENIS BOUCHARD
- REMY GIRARD
- SUZANNE CHAMPAGNE
- PIERRETTE ROBITAILLE
- LOUISE NAUBERT
- PATRICE COUQUÉAU
- LOBRAINE AUGER
- YVON BILODEAU
- JEAN-FERNAND GIRARD

FRANÇOIS SÉGUIN SUZANNE HAREL

4664, rue St-Denis Réservations de 12h à 19h 844-1793

Théâtre Maisonneuve L'ÉLECTRIFICACITÉ

LE DEVOIR

INVITE 50 FAMILLES À UN NOËL DE RÊVE!

Vous n'avez qu'à remplir le coupon de participation ci-joint et nous le poster au plus tard le 6 décembre. Vous courez la chance de gagner 4 billets pour vous et vos enfants, pour assister à l'un des spectacles suivants:



CASSE-NOISETTE

des Grands Ballets Canadiens le 27 décembre, à 14h00 à la salle Wilfrid Pelletier

MUR-MUR

de Circus Dynamo Théâtre le 23 ou le 26 décembre à 19h30 au théâtre Maisonneuve

TA FANTASTIKA

Un Rêve le 26 décembre à 19h30 ou le 31 décembre à 14h00 au théâtre Port Royal

L'attribution des billets sera faite par tirage au sort. Cependant, les 4 billets seront accordés pour le même spectacle. Le concours débute le 21 novembre et se termine le 6 décembre. Les règlements du concours sont disponibles aux bureaux du DEVOIR.

COUPON DE PARTICIPATION

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ CODE POSTAL _____

TÉL. BÜR.: _____ TÉL. DOM.: _____

À compléter et retourner Le Devoir, 211 rue du St-Sacrement, Montréal, Qc. H2Y 1X1.

Enfin ! André Prévost côtoie Bartok et Stravinsky



André Prévost.

CAROL BERGERON

* Musici de Montréal in concert. Bartok (1881-1945). Divertimento pour cordes...

Sur leur plus récent disque compact (CD), écrit en gros caractères, on peut lire: 'Musici de Montréal in concert'...

Ainsi qu'on peut le constater, Yuli Turovsky n'aura pas senti le besoin d'asseoir la réputation internationale de son orchestre à cordes sur 20 ou 30 disques avant de laisser un peu de place à l'un de nos créateurs.

S'il fallait d'ailleurs attendre que Prévost soit connu au même titre que Bartok ou Stravinsky, il faudrait

patienter quelques années encore et attendre sans doute qu'il meure.

Par cet exemple plutôt rare, faut-il préciser, on se rend compte à quel point il est difficile, pour la majorité des compositeurs, de faire connaître leurs œuvres par le disque à l'extérieur de leur pays.

Dans le cas qui nous occupe, je soupçonne que Turovsky a mis dans la balance le poids du prestige international qu'il s'est acquis comme violoncelliste du trio Borodine, et plus récemment avec son ensemble montréalais.

À l'éditeur anglais Chandos, il a proposé Bartok, Barber et Stravinsky en imposant Prévost. C'est cela qu'il ne fallait pas avoir peur de faire. On peut se demander quand l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM) aura le courage d'afficher la même audace.

Le contenu musical du programme m'a semblé d'un grand intérêt en ce qu'il propose des œuvres pour orchestre à cordes qui possèdent chacune son caractère propre. Impossible de les confondre.

Avec ses six minutes, le Scherzo n'est certes pas la plus longue mais il déploie une forte énergie, une véhémence qui le distingue nettement de Stravinsky qui le précède et du Barber qui le suit.

Encore une fois, l'interprétation de Turovsky est exemplaire. Par un sens extraordinaire de la couleur,



Yuli Turovsky.

une rythmique impeccable et un investissement sans réserve de sa personne, il s'est gagné et l'oreille et le cœur de l'auditeur. Il semble diriger ses musiciens comme s'il jouait d'un instrument: ils sont en quelque sorte le prolongement naturel de sa pensée.

La Société nouvelle d'enregistrement (SNE) a récemment publié un disque noir entièrement consacré au compositeur montréalais Alexander Brodt. Des œuvres de 1940 et de 1950 qui utilisent respectivement la voix et la percussion sur un fond de qua-

tuor à cordes. Des œuvres plutôt courtes puisqu'elles ne dépassent pas les 30 minutes — un peu court pour un disque vinyle.

Maureen Forrester et Louis Charbonneau en sont les prestigieux solistes. Quant au quatuor Orford qui les accompagne, il n'est sûrement pas besoin de le présenter.

Avec de tels interprètes, on peut rendre extraordinaire ce qui n'est qu'ordinaire. Sans être mauvaise, la

musique de Brodt ne casse rien. En violoniste qu'il était à l'époque, il écrit bien pour les cordes, exploite bien la voix mais reste timide devant la percussion.

Cela dit, je ne peux m'empêcher de reproduire ici le commentaire de la compositeur à placé en exergue de son Critic's corner, histoire de le laisser se défendre sur ce que je peux penser de son œuvre.

« Les écrits, même s'ils laissent

une impression forte au premier abord, ont relativement peu d'impact dans l'évolution naturelle des créations musicales. Combien de fois n'a-t-on pas vu de ces petits chefs-d'œuvre déclinés en pièces par la plume d'un critique le lendemain d'une première exécution? Malgré ces jugements préemptoires ils ont survécu au temps et à la critique... pour le plus grand enchantement des mélomanes. »

Excellents billets disponibles pour toutes les représentations de nov., déc. et jan.



Théâtre St-Denis

BILLETS AU THÉÂTRE ST-DENIS TICKETRON OU TÉLÉTRON 288-2525

Berni 1594 rue St-Denis Renseignements: 849-4211

Achats par carte de crédit: 288-2525



LE DEVOIR et cojojo présentent

BIG MACHINE THÉÂTRO-CLIP

les 3 et 5 décembre 1987, 20h30 avant de s'envoler pour sa 7e tournée européenne

Jeu de nuit: 16,50 \$ Vendredi et samedi: 17,50 \$

BILLET AU GUICHET DU SPECTRUM ET A TOUS LES COMPTOIRS TICKETRON (FRAIS DE SERVICE) INF. 861-8851

Radio-Musique Radio-Culture Radio-Canada

24 heures sur 24 au réseau FM Stéréo de Radio-Canada

SAMEDI 21 NOVEMBRE 1987

12h00 LES JEUNES ARTISTES De Moncton Norman Adams, vc. Marcia d'Entremont, p. «When Music Sounds» (Coulthard). Anas (Ashley-White). Sonate (Brevall).

12h30 RECITAL D'ORGUE Bernard Lagacé, orgue Beckwith. Sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs, Montréal. Trois versets sur le Choral «Jesus Christus, unser Heiland» (Tunder). Fantaisie sur le Choral «Au pied du fleuve de Babylone» (Reincken). Anim. Michel Keable.

13h00 DES MUSIQUES EN MÉMOIRE Festival mondial de folklore de Drummondville (dern. de 3). Anim. Elizabeth Gagnon.

14h00 L'OPÉRA DU SAMEDI «Adriana Lecouvreur» (Cilea). Alberto Cupido, Joan Sutherland, Gary Relyea, Odette Beaulieu, Cornelia Ophoff, Dennis Giesbrecht, Christopher Coyne, Martin Chambers, Lorna Myers, Patrick Tenney, Chœur et Orchestre de la Canadian Opera Company de Toronto, dir. Richard Bonyngue. Anim. Jean Deschamps.

18h00 MUSIQUE DE TABLE Anim. Jean-Paul Nole.

19h30 MUSIQUE ACTUELLE Anim. Janine Paquet.

21h00 ORCHESTRES AMÉRICAINS Orchestre de Philadelphie, dir. Riccardo Muti. André Watts, p. Symphonie concertante (R. Shapley). Concerto no 1, op. 25 (Mendelssohn). Extr. «Cendrillon» (Prokofiev). Anim. Jean Deschamps.

23h00 JAZZ SUR LE VIF Concert enregistré au Festival International de Jazz de Montréal 1987. En vedette: Hermeto Pascoal e grupo. Anim. Michel Benoit.

DIMANCHE 22 NOVEMBRE 1987

0h00 MUSIQUES DE NUIT La nuit, des musiques de toutes les époques et de tous les pays vous accompagnent jusqu'à l'aube. Anim. Monique Leblanc.

5h55 MÉDITATION 6h00 LA GRANDE FUGUE Anim. Gilles Dupuis.

9h00 MUSIQUE SACRÉE Ode à Sainte-Cécile «Hail! Bright Cecilia» (Purcell). Anim. Gilles Dupuis.

10h00 POUR LE CLAVIER 1re de 5 «Glenn Gould - Plurial», colloque qui a eu lieu les 13, 14 et 15 octobre dernier. Extr. de la conférence de Jacques Drillon, critique musical au Nouvel Observateur (1re de 2). Thème: «Glenn Gould et Franz Liszt ou le piano avant tout». Sonate, op. 1 (Berg); extr. Sonate, op. 5 (R. Strauss); Cinq Pièces, op. 11 (Schoenberg); Invention (J.S. Bach). Anim. Jean Deschamps.

11h00 SUITE CANADIENNE «Berceuse modale», extr. Suite «Orbis Factor» et extr. Suite «Alme Pater» (C. Letendre); «Melodies sur des poèmes d'auteurs québécois» (J. Châtillon); Trio (Perrault). Anim. André Hébert.

12h00 HÉBDO-MUSIQUE Magazine musicale national et international. Anim. Françoise Davoine et Georges Nicholson.

13h00 CONCERT DIMANCHE Concert célébrant le 20e anniversaire de l'Union européenne de Radiodiffusion Orchestre de Radio-Canada à Vancouver, dir. Mario Bernardi; Angela Cheng, p. Ouv. «La Scala di seta» (Rossini); Concerto no 22, K. 482 (Mozart); Concerto pour 7 instruments à vent et timbales (Martini); Symphonie no 3 (Héru). Anim. Jean Deschamps.

14h30 LES MUSIQUES PAR EUX-MÊMES Inv. Pierre Béique, l'âme de l'Orchestre symphonique de Montréal depuis plus de 40 ans (dern. de 2). Int. Georges Nicholson.

15h30 EN CONCERT En direct de l'église Saint-Viateur d'Outremont. Shari Saunders, sop.; Chantal Remillard, vl. baroque; Bruce Haynes, htb. baroque.

Louise Trudel, vc. baroque, Mireille Lagacé, clv. «Cantate» Singet dem Herrn ein neues Lied... Bux W98 (Buxtehude). Suite pour clavier no VI, extr. «Oedipus» et Suite pour clavier no VII (Purcell). Cantate «Celladon» (Crott). Sonate en trio en do min. et Cantate «Mi palpita il cor» (Handel). Anim. Marie-Claire Girard. Entrée libre. Pour assister à ce concert, veuillez vous présenter entre 15h00 et 15h20 à cette église située à l'angle des rues Bloomfield et Laurier.

16h30 LES GRANDES RELIGIONS «La Voie du milieu ou le bouddhisme» (8e). «Dukkha: la souffrance». Inv. Robert Vachon, directeur de recherches au Centre Moncham à Montréal, Jean-Claude Dussault, écrivain et journaliste, Serge-Christophe Koim, économiste et écrivain. Anim. Yvon Leblanc.

17h00 TRIBUNE DE L'ORGUE «Glenn Gould, l'organiste paradoxal». Anim. Michel Keable.

18h00 MUSIQUE DE TABLE Anim. Jean-Paul Nole.

19h30 MUSIQUE ACTUELLE Concert enregistré au Festival de Musique actuelle de Victoriaville. Heiner Goebels et Alfred 23 Hart. Anim. Janine Paquet.

21h00 LE PETIT CHEMIN Anim. Jean Deschamps.

22h00 COMMUNAUTE DES RADIOS PUBLIQUES DE LANGUE FRANÇAISE «Zola et l'affaire Dreyfus». Dern. d'une série de 3 causeries prononcées par l'historien Henry Guillemin. Prod. Radio France.

23h00 JAZZ SUR LE VIF Concert enregistré lors du Festival International de Jazz de Montréal 1987. En vedette: le Duo Denis Hébert, Maurice Bouchard. Anim. Michel Benoit.

LUNDI 23 NOVEMBRE 1987

0h00 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD... Une invitation à risquer l'aventure d'une nuit en musique. Anim. Myra Cree.

5h55 MÉDITATION 6h00 LES NOTES INÉGALES Anim. Françoise Davoine.

7h54 BLOC-NOTES Bulletin d'actualité musicale. Anim. Françoise Davoine et Georges Nicholson.

8h00 LES NOTES INÉGALES (suite) 9h00 MUSIQUE EN FÊTE Anniversaire de Manuel de Falla. Extr. «Sept Chansons populaires espagnoles». «Fantaisie béthou» (Falla). «Rhapsodie espagnole» (Ravel). «Nuits dans les Jardins d'Espagne» (Falla). Trois Pièces espagnoles (Rodrigo). Extr. «L'Oiseau de feu» (Stravinsky). «L'Amour sorcier» (Falla). Anim. Renée Larochelle.

11h00 MUSIQUE DE CHAMBRE Anim. Michel Keable.

12h04 BLOC-NOTES Reprise de l'émission diffusée à 7h54.

12h10 LES MIDIS DE L'ÉCHANSON Tel un champagne frémissant entre vos lèvres, laissez dans votre oreille couler cette chanson. Que son charme éphémère jette une note brève, douce comme le vin servi par l'échançon. Anim. André Vigeant.

13h00 AU GRÉ DE LA FANTAISIE Concours-émission. Anim. Colette Mersy.

16h00 FICTIONS Magazine de littérature étrangère. Trois ouvrages de fiction, parus en français, sont commentés en table ronde. Bref aperçu de l'actualité prix, revues, magazines, etc. Chroniqueurs: Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert. Anim. Rejane Bougé.

16h30 DOCUMENTS «L'Association pour l'interprétation des réves» (dern. de 2). Troisième Congrès international de cette association qui permet à des chercheurs du monde entier de faire le point sur leurs travaux. Anim. Michel Icart et Gustave Héon.

17h00 LATITUDES «L'Histoire au quotidien» (9e de 10). L'histoire au quotidien... sous Napoléon. Anim. Richard Salesses.

17h30 EN CONCERT En direct du Palais Montcalm de Québec. Chantal Masson-Bourque, alto; Mariko Sato, p. «Sonate» op. 53 (Hummel); «Lamentations de Jérémie» 1959 (Barnes); Sonate 1920 (Honegger); «Quatre visages» 1943 (Milhaud). Anim. Marie Savane. Entrée libre. Pour assister à ce concert, veuillez vous présenter entre 17h00 et 17h20 au Palais Montcalm situé à la Place d'Youville à Québec.

18h30 L'AIR DU SOIR et CONCERTS EUROPÉENS Orchestre symphonique de la Radio du Sud-Ouest de l'Allemagne, dir. Ernest Bour, Gottfried Schneider, vl. «Khamma» (Debussy); «Chan 2» (Lutoslawski); «Histoire du plaisir et de la désolation» (Ferrari). Anim. Danielle Charbonneau.

21h30 THÉÂTRE DU LUNDI 1re partie: magazine d'actualité culturelle. Anim. Michel Vais. 2e partie: «La Forclusion» de Michel Gosselin. Distr. Hélène Loiselle, Suzanne Langlois, Robert Rivard, Ronald France et Claude Verdun.

23h00 JAZZ-SOLILIQUE En vedette: Frank Foster / Frank Wess, Buddy Rich, George Russell, Dee Dee Bridgewater, Toshiko Akiyoshi et Benny Goodman. Anim. Gilles Archambault.

MARDI 24 NOVEMBRE 1987

0h00 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD... Anim. Myra Cree.

5h55 MÉDITATION 6h00 LES NOTES INÉGALES Anim. Françoise Davoine.

7h54 BLOC-NOTES Bulletin d'actualité musicale. Anim. Françoise Davoine et Georges Nicholson.

8h00 LES NOTES INÉGALES (suite) 9h00 MUSIQUE EN FÊTE Anniversaire de Scott Joplin «Le Roi du Ragtime». «Rags» (Joplin). Concerto brandebourgeois no 1, BWV 1046 (J.S. Bach); «Piano Rag Music» et «Ragtime» (Stravinsky); «Rags» (Joplin). Quatuor no 6, op. 96 «American» (Dvorak); extr. «Tree-monish» et «The Enter-tainers» (Joplin). Anim. Renée Larochelle.

11h00 MUSIQUE DE CHAMBRE Anim. Michel Keable.

12h04 BLOC-NOTES Reprise de l'émission diffusée à 7h54.

12h10 LES MIDIS DE L'ÉCHANSON Anim. André Vigeant.

13h00 AU GRÉ DE LA FANTAISIE Anim. Colette Mersy.

16h00 MAGAZINE INTERNATIONAL DES ARTS DE LA C.R.P.L.F. Tableau de l'actualité artistique en France, en Belgique et en Suisse. Anim. Rachel Verdun.

16h30 PRÉSENCE DE L'ART 1re partie: reflet de l'actualité dans des domaines aussi divers que la peinture et la performance. 2e partie: entrevues avec des artistes, théoriciens, historiens de l'art. Anim. Gilles Daigneault, Rober Racine. Ent. à Paris: René Vau.

17h30 EN CONCERT En direct de la salle Tudor du magasin Ogilvy à Montréal. Michel Dussault, p. Allegro de concert, op. 46. Polonoises, op. 26 nos 1 et 2. Etudes, op. 25 nos 5 à 8 et Scherzo no 1, op. 20 (Chopin). Anim. André Hébert. Entrée libre. Pour assister à ce concert, veuillez vous présenter entre 17h00 et 17h20 à la salle Tudor, située au 1307, rue Ste-Catherine Ouest-5e étage.

18h30 L'AIR DU SOIR et CONCERTS EUROPÉENS Festival de Salzbourg 1987. Frederica von Stade, mezzo; Martin Katz, p. extr. «Joshua», «Rinaldo» et «Ariadante» (Händel); «Dans un bel sofaire». K. 308. «Abendpindung».

K. 523. «Als Luise die Briefe ihres ungetreuen Liebhabers Verbrannte». K. 520 et «An Chloe». K. 524 (Mozart); «Nachtstück», D. 672; «Heidenroslein», D. 287; «Wiegenglied», D. 498 et «Der Musensohn», D. 764 (Schubert); «Cinq Mélodies populaires grecques» (Ravel); «La Courte Paille» (Poulenc); extr. «Chants d'Auvergne» (Canteloube). Anim. Danielle Charbonneau.

21h30 EN TOUTES LETTRES Magazine consacré à la littérature de chez nous. Chroniqueurs: Jérôme Davault (essais); Jacques Folch-Ribas (fiction); Roch Poisson (revues). Anim. Marie-Claire Girard. «Les Suites de la destruction» de Michel Lemaire, suivi de «Gemme» d'Anne-Marie Alonzo. Lect. Jean Marchand et Céline Beaudoin.

23h00 JAZZ-SOLILIQUE En vedette: Art Blakey, Sonny Rollins, Duke Ellington, Bud Powell, Nina Simone, Paul Desmond, Lambert, Hendricks & Bavan, Gary Burton, Henry «Red» Allen, et Charles Mingus. Anim. Gilles Archambault.

MERCREDI 25 NOVEMBRE 1987

0h00 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD... Anim. Myra Cree.

5h55 MÉDITATION 6h00 LES NOTES INÉGALES Anim. Françoise Davoine.

7h54 BLOC-NOTES Bulletin d'actualité musicale. Anim. Françoise Davoine et Georges Nicholson.

8h00 LES NOTES INÉGALES (suite) 9h00 MUSIQUE EN FÊTE Anniversaire de Scott Joplin «Le Roi du Ragtime». «Rags» (Joplin). Concerto brandebourgeois no 1, BWV 1046 (J.S. Bach); «Piano Rag Music» et «Ragtime» (Stravinsky); «Rags» (Joplin). Quatuor no 6, op. 96 «American» (Dvorak); extr. «Tree-monish» et «The Enter-tainers» (Joplin). Anim. Renée Larochelle.

11h00 MUSIQUE DE CHAMBRE Anim. Michel Keable.

12h04 BLOC-NOTES Reprise de l'émission diffusée à 7h54.

12h10 LES MIDIS DE L'ÉCHANSON Anim. André Vigeant.

13h00 AU GRÉ DE LA FANTAISIE «Les Feux de la rampe». En vedette: Glenn Gould (Bach); Stan Getz et Chet Baker (extr. d'un concert donné à Stockholm); Orchestre philharmonique de New York, dir. Leonard Bernstein (Mahler); Alfred Brendel (Beethoven); Orchestre symphonique de la Radio de Cologne, dir. Gary Bertini (Berlioz). Anim. Colette Mersy.

16h00 LITTÉRATURES PARALLÈLES Magazine littéraire. Table ronde réunissant entre autres chroniqueurs: Michel Lord (science-fiction/fantastique); Jean-Marie Poupard (policier/espionnage) et Jacques Samson (bande dessinée). Anim. André Carpentier.

16h30 PETITE HISTOIRE DE LA SCIENCE AU QUÉBEC 12e de 13. Inv. Françoise Décarie, sociologue à l'Université du Québec à Montréal; Marie Sheffer-Lamontagne, première étudiante en chimie à la Faculté des sciences de l'Université Laval; Rech. et inf. Danielle Ouellet. Anim. Richard Joubert.

17h00 LES PROGRÈS DE LA BIOLOGIE ET DE LA MÉDECINE Prod. Radio France.

17h30 EN CONCERT Concert enregistré le 28 octobre 1987 à la salle Georges-Beaulieu de Rimouski. Pierre Mongrain, vl.; Mario Duchemin, p. Sonate no 3, op. 108 (Brahms); Sonate, op. 80 (Prokofiev).

18h30 L'AIR DU SOIR et CONCERTS EUROPÉENS Orchestre philharmonique de Berlin, dir. Riccardo Muti; Antonio Meneses, vc.; Ouv. «Il vaggio a Reims» (Rossini); Concerto en do (Haydn); Symphonie no 3 «Le Poème divin» (Scriabine). Anim. Danielle Charbonneau.

21h30 LE JARDIN SECRET Voyage aux sources de la création. Inv. Alice Parizeau. Anim. Gilles Archambault.

22h00 LITTÉRATURES «Figures de la littérature italienne» (8e de 10).

22h30 GOURMANDISES 4e de 18. «Les grandes conquêtes et la gastronomie». Inv. Anthony Rowley. Texte et int. René Viau. Rech. Isabelle Leduc. Lect. Jean Perreault.

23h00 JAZZ-SOLILIQUE En vedette: Chubby Jackson, Bill Harris, Eric Dolphy, Oliver Jones, Lew Tabackin/Toshiko Akiyoshi, Michel Petruccianni et Dinah Washington. Anim. Gilles Archambault.

JEUDI 26 NOVEMBRE 1987

0h00 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD... Anim. Myra Cree.

5h55 MÉDITATION 6h00 LES NOTES INÉGALES Anim. Françoise Davoine.

7h54 BLOC-NOTES Bulletin d'actualité musicale. Anim. Françoise Davoine et Georges Nicholson.

8h00 LES NOTES INÉGALES (suite) 9h00 MUSIQUE EN FÊTE Le 75e anniversaire de naissance de l'auteur dramatique français Eugène Ionesco. Anim. Renée Larochelle.

11h00 MUSIQUE DE CHAMBRE Anim. Michel Keable.

12h04 BLOC-NOTES Reprise de l'émission diffusée à 7h54.

12h10 LES MIDIS DE L'ÉCHANSON Anim. André Vigeant.

13h00 AU GRÉ DE LA FANTAISIE «Les 5 clés de sol». Des disques ou des œuvres dans leur version intégrale qui auront mérité la plus haute cote à l'émission Chronique du disque. Anim. Colette Mersy.

16h00 LES IDEES À L'ESSAI Richard Salesses s'entretient avec Adam Rayski et Stéphane Courtois auteurs du livre «Qui savait quoi», éditions La Découverte.

16h30 LES MÉMOIRES DE L'OREILLE 2e de 6. L'évolution des paysages sonores au Québec. Aujourd'hui: «Le Transport» (Saint-Saëns). Quatre Miniatures pour trio d'anches (Héru); Divertissement (Françaix); Sextour (Poulenc). Anim. André Hébert. Entrée libre. Pour assister à ce concert, veuillez vous présenter entre 17h00 et 17h20 à la salle Tudor, située au 1307, rue Ste-Catherine Ouest-5e étage.

18h30 L'AIR DU SOIR Anim. Danielle Charbonneau.

20h00 ORCHESTRES CANADIENS Orchestre du Centre national du Arts d'Ottawa, dir. Gabriel Chmura; Sylvia McNair, sop. extr. «Cosi fan tutte»; «Per Pieta» (Mozart); «Lonely Child» (Vivier); Symphonie no 4 (Mahler).

22h00 LIBRE ÉCHANGE Pierre Olivier s'entretient avec Robert Parizeau, président de Sodacran.

22h30 QUINZÈME ANS DE PARTI QUÉBÉCOIS 15e de 20. «La justice sans ses trompettes». Inv. Jacques Gagné et Jean-Jacques Simard. Synthèse et départage: Gilles Lesage. Int. et anim. Laurent Laplante.

23h00 JAZZ-SOLILIQUE En vedette: Modern Jazz Quartet, Paul Desmond, Hamiet Bluiett, David Liebman, Michel Petruccianni et Michele Rosewoman. Anim. Gilles Archambault.

VENDREDI 27 NOVEMBRE 1987

0h00 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD... Anim. Myra Cree.

5h55 MÉDITATION 6h00 LES NOTES INÉGALES Anim. Françoise Davoine.

7h54 BLOC-NOTES Bulletin d'actualité musicale. Anim. Françoise Davoine et Georges Nicholson.

8h00 LES NOTES INÉGALES (suite) 9h00 MUSIQUE EN FÊTE «Maurice Ravel: l'ordre et l'aventure» (12e de 15). «Montfort-L'Amaury». Feuillet de Marcel Marval. Prod. France-Musique. Anim. Renée Larochelle.

11h00 MUSIQUE DE CHAMBRE Anim. Michel Keable.

12h04 BLOC-NOTES Reprise de l'émission diffusée à 7h54.

12h10 LES MIDIS DE L'ÉCHANSON Anim. André Vigeant.

13h00 AU GRÉ DE LA FANTAISIE 1re de 2. 17h00 L'ÈRE DES PRIVATISATIONS Dern. de 7. «Pour ou contre les privatisations». Inv. Kimon Valaskakis et Rodrigue Tremblay, professeurs à l'Université de Montréal.

17h30 LES JEUNES ARTISTES Martine St-Laurent, gui.; Gourante (J.S. Bach); extr. Sonate, op. 15 (Giuliani); «Hommage à Tarrega» (Turina); «Asturias» (Albeniz); Etude no 11 (Villa-Lobos); Claude Girard, org.; Jean-François Plante, htb.; Fantaisie (Krebs); Partita en do no 1 (Hertel); Sonate en sol (Sammartini).

18h30 L'AIR DU SOIR Anim. Danielle Charbonneau.

20h00 LES GRANDS CONCERTS En direct de la salle Claude-Champagne de l'Université de Montréal. Alain Lefèvre, p.; Prélude et fugue en la min., no 1 (J.S. Bach/Liszt); Sonate en si min. (Liszt); «Tableaux d'une exposition» (Moussorgsky). Anim. Michel Keable. Entrée libre. Pour assister à ce concert, veuillez vous présenter à la salle Claude-Champagne située au 220, avenue Vincent-d'Indy à Outremont. Les portes ouvrent à 19h00 et ferment à 19h50.

22h00 TRAJECTS ET RECHERCHES Claude Lévesque s'entretient avec Régine Robin, sociologue.

22h30 SECONDE DIFFUSION «Si père et mère m'étaient contés» (8e de 14). Inv. Yves Trudeau, sculpteur. Rech. Danielle Tremblay. Int. Jean Larose.

23h00 JAZZ-SOLILIQUE En vedette: Modern Jazz Quartet, Ornette Coleman, Duke Ellington, Coleman Hawkins et Maeda Luz Lewis. Anim. Gilles Archambault.

SAMEDI 28 NOVEMBRE 1987

0h00 MUSIQUES DE NUIT Anim. Monique Leblanc.

5h55 MÉDITATION 6h00 LA GRANDE FUGUE Anim. Gilles Dupuis.

10h00 CHRONIQUE DU DISQUE Inv. Jean-François Sénart, chef de chœur et chef d'orchestre; Carmen Sabourin, musicologue. Anim. Normand Séguin.

• ÉMISSION CULTURELLE

Hope and Glory de John Boorman

Pourquoi les écoliers londoniens aimaient-ils Adolf Hitler ?

★ *Hope and Glory*. Écrit, produit et réalisé par John Boorman, avec Sebastian Rice Edwards, Sarah Miles, David Hayman, Geraldine Muir, Sammi Davis, Ian Bannen. Image: Philippe Rousselot. Direction artistique: Don Dosselt. Costumes: Shirley Russell. (Grande-Bretagne, 1987). 113 minutes. Au Faubourg Sainte-Catherine.

« En 20 ans et neuf films, John Boorman a su aborder avec succès les genres les plus variés en voyageant dans l'espace et le temps: le film musical (*Catch Us If You Can*), de gangsters (*Pointblank*), de guerre (*Hell in the Pacific*), la fable symbolique (*Leo the Last*), le film d'aventures (*Deliverance*), de science-fiction (*Zardoz*), fantastique (*Exorcist II The Heretic*), historique (*Excalibur*), et enfin le western transposé dans le Brésil moderne (*The Emerald Forest*) », écrivait Michel Ciment dans son indispensable *Boorman, un visionnaire en son temps* (aux Éditions Calmann-Lévy).

Eh bien ! Comme pour donner raison une fois de plus aux historiens de cinéma, Boorman explore, dans son dixième long-métrage, un nouveau filon: les souvenirs d'enfance. *Hope and Glory*, chronique de la vie d'un jeune Londonien pendant la dernière guerre, est en effet largement autobiographique.

Encore une triste histoire de guerre, soupirent certains. Non, au contraire. Pour Bill (Sebastian Rice Edwards) qui vit dans une famille ordinaire et qui déteste l'école, la déclaration de la guerre inaugure une ère nouvelle, bousculant les habitudes quotidiennes.

Les hommes partent — mais le père de Bill n'ira pas au front — les femmes découvrent en elles des ressources insoupçonnées, laissant aux enfants une liberté toute neuve. La nuit, quand les sirènes donnent l'alerte, toute la famille descend se réfugier dans l'abri, ne résistant pas toujours à l'envie de contempler le spectacle: un bombardement est un superbe feu d'artifice quand les bombes ne vous tombent pas dessus.

Le jour, les bombardements rompent la monotonie des exercices scolaires et si le cours se poursuit sous terre, c'est avec un masque à gaz sur la tête que les enfants apprennent leurs tables de multiplication.

Pittoresques outils de défense aérienne, d'étranges ballons se promènent dans le ciel et quand l'un d'eux s'effondre, il faut l'abattre. Des Allemands, on n'en verra qu'un, un pilote de la Luftwaffe qui a dû sauter de son avion en flammes. Devant les badauds médusés, il s'extirpe de son parachute et allume une cigarette.

Les quartiers bombardés deviennent de passionnants terrains de jeux pleins de surprises et de trésors. Quand sa maison brûlera, Bill regrettera surtout sa collection de *shrapnells*...

Et la famille déménage à la campagne, chez la grand-mère bonasse et un grand-père excentrique et acariâtre — qui, tout en mangeant, peut sortir sa carabine pour tenter d'abattre l'offensif rat qui traverse le jardin — dont Bill prendra le parti de rire.

Un été presque idyllique. La grande sœur enceinte d'un soldat canadien se verra même passer la bague au doigt. Mais, hélas ! toutes les vacances ont un fin.



Voilà toute la famille de *Hope and Glory* réfugiée à la campagne chez grand-père, chasseur invétéré de rat des champs. Dans l'ordre habituel, les comédiens Sarah Miles, Sebastian Rice-Edwards, Annie Leon, Ian Bannen, Sammi Davis et Geraldine Muir.

Je me fais peut-être des illusions, mais il me semble que depuis quelques années, le cinéma a fait de

grands progrès en matière de reconstitution. *Hope and Glory* est d'après moi un véritable chef-d'œuvre du genre par le soin apporté à la recherche du détail qui authentifie un décor, de la

rengaine qui ressuscite l'atmosphère d'une époque. Sans parler de la justesse des costumes. Trois fois « nominée » aux Oscars, la conceptrice des costumes, Shirley Russell, est célèbre pour sa

collection des années quarante. Et sans parler des gros morceaux plus évidents que sont les avions, les voitures, les masques à gaz et surtout ces étonnants ballons qui même aujourd'hui ont des allures de science-fiction.

On n'a pas non plus oublié les extraits d'archives cinématographiques et radiophoniques. « Il me semble qu'il bégaye moins cette année », commente un membre de la famille après une allocution de George VI.

Les enfants, en particulier Sebastian Rice Edwards et Geraldine Muir, sa sympathique petite sœur, jouent avec finesse et sobriété tandis que tous les adultes sont caricaturaux, particulièrement les femmes.

Ça m'a agacé un certain temps, et puis le film était si bon que je me suis fait une raison: vu à travers les yeux d'un enfant, le comportement des grandes personnes doit souvent être du plus haut comique...

Contrairement à l'habituelle grisaille des évocations cinématographiques de cette période, l'image est lumineuse et c'est un film souriant, parfois ému tout de même, mais surtout franchement drôle.

Si le rythme se relâche un peu en fin de course, le dénouement est un régal. Après de merveilleuses vacances, Bill est condamné au pensionnat et la rentrée scolaire est pour lui un vrai malheur.

Dans la cour de l'école, pourtant, c'est la fête, les enfants sont ivres de joie. « Thank you Adolf ! » hurle l'un d'eux. Bill n'en croit pas ses yeux: il n'y a plus d'école, l'école a été bombardée. *Thank you John Boorman !*

Made in Heaven, The Good Father, Sue Coe et son oeuvre

Sur cette terre comme au ciel... avec naïveté

MARCEL JEAN

★ *Made in Heaven* de Alan Rudolph. Avec Timothy Hutton, Kelly McGillis, Maureen Stapleton et Ellen Barkin. Scénario de Bruce A. Evans et de Reynold Gideon. Images de Jan Kiesser. (États-Unis, 1987). 102 minutes. Au Cinéplex et au Bonaventure.

★ *The Good Father* de Mike Newell. Avec Anthony Hopkins et Simon Callow. Scénario de Christopher Hampton d'après un roman de Peter Prince. (Grande-Bretagne, 1986). 90 minutes. Au Bogart (mais tout juste retiré de l'affiche !)

★ *Portraits de notre temps: Sue Coe et son oeuvre* de Hélène Klodawski. Images de Judy Irola. Montage de Liette Aubin. (Canada, 1986). 26 minutes. Présenté au Milieu avec *Martha l'immortelle* de Pierre Gang.



Les comédiens Kelly McGillis et Timothy Hutton demandent à leur ange, John Considine (au centre), de bien vouloir honorer de sa présence le mariage de *Made in Heaven*.

films précédents. Mais dans *Made in Heaven*, le plaisir de faire des images prend trop de place et l'ensemble du film en souffre. Les personnages, d'habitude si intrigants chez Rudolph, sont ici d'une extrême platitude, mis à part les parents de Mike dont la belle générosité illumine l'une des meilleures scènes du film.

De même, du côté des acteurs, seuls Timothy Hutton et la pétillante Ellen Barkin (qui tient un rôle minuscule) parviennent à se donner du relief. Et pourtant, les personnages et les acteurs constituaient la meilleur part des précédents films de Rudolph.

On s'ennuie donc pendant une bonne partie de *Made in Heaven* cela même si la beauté et l'originalité de ce qui est montré peut séduire.

Le cinéma de Rudolph perd tout son mordant à travers les longues scènes du paradis, et c'est avec bonheur que l'on revient sur terre au beau milieu du film. Là, de retour dans son élément naturel, le cinéaste reprend vie et son récit fait de même. Mais il est un peu tard.

Les quelques beaux moments que nous réservent le film (la rencontre entre Hutton et les parents de Mike, celle avec Ellen Barkin) viennent après trop de fadeur. Lorsqu'on sort de la salle après *Made in Heaven* on ne peut s'empêcher de se dire que le plaisir éphémère vaut mieux que l'ennui éternel.

★ *The Good Father* de Mike Newell (*Dance with a Stranger*) pose avec habileté les bases d'une réflexion sur les relations entre les hommes et les femmes à l'ère du divorce.

Bill Hooper (Anthony Hopkins), est un homme de la race de ceux qui se sont longtemps dits féministes.

D'accord avec le discours des femmes, il l'a été jusqu'à ce que l'éclatement de son couple ne lui permette plus de voir son fils qu'une fois par semaine.

Furieux, amer, il en vient à se venger en supportant son ami Roger (Simon Callow) qui veut empêcher sa femme d'emmener leur fils en Australie. La lutte s'annonce sauvage entre Roger et sa femme et Bill y est pour beaucoup. Mais, sa vengeance accomplie, Bill prend peu à peu conscience de son comportement.

Mike Newell, dont on avait remarqué la mise en scène tranchante à l'époque de *Dance with a Stranger* revient ici avec un bon sujet et deux excellents acteurs.

Discret, il s'efface donc derrière leur travail et tourne (en 16mm) un film à la facture simple qui flirte parfois avec l'esthétique documen-

taire. *The Good Father* doit donc beaucoup à ses interprètes et au scénario que signe Christopher Hampton d'après le roman de Peter Prince.

Anthony Hopkins, dont on se souvient de la performance dans *Elephant Man* de David Lynch, livre ici une prestation de très grande qualité. Le personnage de Bill Hooper est complexe, changeant et souvent antipathique, et Hopkins l'incarne avec une ferveur rare qui l'élève au rang de grands acteurs britanniques de sa génération. À lui seul, son travail justifie un détour par le film.

★ Peintre anglaise vivant à New York, Sue Coe est une artiste passionnée dont l'oeuvre constitue l'un des chocs importants des années quatre-vingt.

Portraits de notre temps: Sue Coe

CINEMA LIBRE
présente
20-21-22-23
NOVEMBRE
LUNDI, VENDREDI, SAMEDI: 19h00 DIMANCHE: 15h00/19h00
AU MILIEU
5380 boul. Saint-Laurent
(514) 277-5789

en première partie: de Helene Klodawski
PORTRAITS DE NOTRE TEMPS:
SUE COE
ET SON OEUVRE
Par son art, SUE COE dénonce avec force les aberrances sociales et politiques de notre temps.
en seconde partie: de Pierre Gang
MARTHA L'IMMORTELLE
Un film qui sonde la peur de vieillir.
Avec Denise Filiatrault, Markita Boies et Irene Kessler.

et son oeuvre, un court-métrage signé Hélène Klodawski, constitue une introduction à cette oeuvre sombre et violente, une oeuvre inspirée des crimes quotidiens, où le sang et les horreurs abondent, et où les victimes lancent aux spectateurs des cris déchirants qui glacent les veines.

Le film de Klodawski a le mérite de montrer amplement les toiles de Sue Coe et, ainsi, de mieux faire connaître le travail de cette artiste engagée dont les toiles, jugées trop violentes par les âmes sensibles, n'ont pas souvent été reproduites dans les grands quotidiens et dans les revues importantes (exception faite de *Mother Jones*, qui lui consacrait un grand reportage en 1983).

En fait, le principal reproche que l'on peut adresser à ce film est de ne pas lever le voile sur plusieurs aspects importants de la carrière de l'artiste.

Comment une oeuvre aussi singulière et intransigeante s'insère-t-elle dans le marché de l'art ? Comment Sue Coe est-elle considérée par les institutions universitaires ? Comment en est-elle venue à peindre « cela » ? D'où vient-elle ? Quel a été son cheminement ?

Autant de questions auxquelles le film ne répond pas. Par choix ou par nécessité — petit métrage, petit bud-

get — Klodawski se concentre sur les toiles et sur les motivations présentes de l'artiste. Voilà qui est défendable, mais qui laisse à espérer qu'un autre film vienne tracer un portrait plus large de Sue Coe.

En terminant, je ne peux passer sous silence la piètre qualité de la version française qui est présentement à l'affiche au Milieu. Un travail aussi bâclé, en plus de diminuer la qualité du film, est une véritable honte à une époque où certains se battent pour convaincre les Français de la bonne qualité des doublages québécois.

DES VIDÉOFILMS À GARDER POUR LA VIE!
VIDÉOSPHERE
5043, ave. du Parc
Montréal, Qc H2V 4E9
SVP envoyez-moi gratuitement la liste des vidéofilms à acheter et à garder pour la vie!
 Liste générale
 Pour adultes avertis
Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Code Postal _____
Téléphone: 277-0025

FAMOUS PLAYERS
FAMILY VIEWING
2e semaine
PRIX ALCAN 1987
Sélection pour le FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BERLIN
LE VOYAGE
THE JOURNEY
Un film de Peter Watkins pour la paix
MATINEES samedi dimanche 4:00
V.O. ANGLAISE MATINEES samedi dimanche 1:00
CONSULTEZ CHAQUE SEMAINE NOS 4 PAGES PUBLI-REPORTAGE FAMOUS PLAYERS DANS VOIR

INTERFACE NE MANQUEZ PAS LE DERNIER NUMÉRO D' **INTERFACE**
NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1987

<p>INTERVIEW LOUIS-EDMOND HAMELIN</p>	<p>ARTICLES LA BIODÉGRADATION DES BPC, par Michel Sylvestre COGNITION ET MÉTACOGNITION: les recherches sur le développement de l'intelligence, par Adrien Pinard LES ÉTALONS DE TEMPS ATOMIQUES: derniers développements, par Claude Jacques</p>	<p>CHRONIQUES L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR À L'AUBE DU 21^e SIÈCLE, par Jean-Guy Paquet LA RECHERCHE DANS LES COLLÈGES: — LE POINT DE VUE D'UNE UNIVERSITÉ, par Michel Gervais — LE GROUPE ECOBES: un témoin de la recherche subventionnée dans les collèges, par Michel Perron et collaborateurs. — UNE GARANTIE DE DÉVELOPPEMENT, par Angèle Grégoire STAR AÉROSPATIALE: les divisions de Sainte-Anne-de-Bellevue LA RECHERCHE EN SUÈDE</p>
--	---	--

INTERFACE est une revue interdisciplinaire publiée par l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (Acfas). Elle se veut un lieu d'information et de réflexion sur la recherche et toute activité qui s'y rattache.

On peut se procurer INTERFACE (3\$) dans toutes les bonnes librairies ou en s'adressant directement à l'Acfas au 2730 Côte Sainte-Catherine, Montréal, Qc H3T 1B7 Tél.: (514) 342-1411.

Duluth et Saint-Urbain de Beaudry et Bouvier Le marathon à contresens



Duluth et Saint-Urbain de Jean Beaudry et François Bouvier. De gauche à droite, le comédien Jean Beaudry (Marc), le directeur de la photographie Alain Dupras et le co-réalisateur François Bouvier. Un plan de quatre minutes, tout d'une traite, en courant. Ce n'était pas de tout repos!

MARCEL JEAN

Montréal, coin Saint-Zotique et Saint-Vallier. Le dimanche 27 septembre 1987, jour du Marathon. Il est huit heures du matin et on gèle.

Sur le trottoir, une cinquantaine de figurants déguisés en coureurs font de leur mieux pour se réchauffer. Ils sautent sur place, font quelques pas de courses, se frottent les mains.

Ils attendent. Ils n'ont rien d'autre à faire que d'attendre. À une centaine de mètres de là, on s'active autour d'une camionnette. Caméraman, réalisateurs, directeur de production et acteurs discutent.

Depuis près d'une heure, la première journée de tournage de *Duluth et Saint-Urbain*, deuxième long-métrage de Jean Beaudry et François Bouvier, est commencée.

Dans deux heures environ le peloton des marathoniens commencera à passer au coin de la rue. C'est à ce moment que les cinquante faux coureurs ainsi que Jean Beaudry, qui tient le rôle principal du film, s'intégreront à lui, et que François Bouvier criera « Action ! » pour la première fois du tournage.

En attendant, deux heures de préparation ne seront pas de trop. Car ce plan, que l'on tournera lorsque passeront les coureurs, est un véritable tour de force.

D'abord, la caméra suivra Beaudry pendant environ 150 mètres. Puis, une fois arrivé au coin Saint-Zotique et Saint-Vallier, Beaudry s'immobilisera.

Après avoir un signe qu'il m'est interdit de révéler à ce stade-ci du film, il réfléchira pendant de longues secondes, viendra près de continuer sa course mais, finalement, décidera de revenir sur ses pas, à contresens du marathon.

Il ira ainsi jusqu'à deux coins de rues de là, puis s'engagera sur la rue Châteaubriand en direction de Beaubien, avec la caméra toujours à ses trousses. Une fois rendu sur la rue Beaubien, Beaudry entrera dans un immeuble, prendra l'ascenseur, sortira au cinquième étage et foncera vers un appartement situé tout au bout du couloir. Il entrera ensuite dans l'appartement, en fera le tour et y découvrira ce qu'il avait pressenti. Tout cela en un seul plan.

On imagine facilement la difficulté que représente ce plan pour le caméraman et son assistant. Harnaché d'une *steadycam* (une caméra munie d'un système de suspension permettant une grande stabilité), Alain Dupras se prépare avec minutie. On a répété le mouvement pendant deux jours pour le mettre au point, et maintenant, à l'heure de faire la prise, tout est entre ses mains.

Tout est entre les mains du caméraman, mais tout est aussi dans les jambes de Jean Beaudry. Il y n'a que pour quatre minutes de pellicule dans la caméra, ce qui veut dire que Beaudry n'a pas le choix: il doit prendre moins de quatre minutes pour effectuer la totalité du trajet. Cela exige une très bonne cadence. En répétition, la veille, la limite a souvent été dépassée.

Les premiers coureurs en fauteuils roulants commencent à passer sur la rue Saint-Zotique. Déjà, la foule se masse sur les trottoirs. On répète le plan en entier pour la première fois de la journée.

Les coureurs figurants prennent leur place avec ou ne peut plus de discipline. Ils ont gelé pendant deux heures en attendant qu'on fasse appel à eux, et voilà qu'on les asperge d'eau froide pour qu'ils aient l'air de transpirer.

La répétition commence. La rue, l'arrêt sur le coin, le marathon à contresens, la course vers l'immeuble, tout se passe bien jusqu'à l'arrivée dans l'ascenseur. Car une fois que Beaudry, Bouvier, Dupras et son assistant s'y sont dans l'ascenseur, l'appareil ne ferme ses portes qu'après un délai de dix secondes. Il faut tout recommencer.

Pendant qu'un assistant de production y va de toutes sortes d'expériences pour faire en sorte que les portes se ferment instantanément, l'équipe retourne sur Saint-Zotique.

Deuxième répétition. Encore une fois, c'est à l'ascenseur que ça se gâte. Tout le parcours se passe bien, mais lorsque Beaudry entre dans l'édifice, il se cogne le nez contre une porte fermée.

Quelqu'un sur un étage, à échappé à la surveillance des assistants et a pris l'ascenseur. Il faut encore une fois recommencer, mais comme le peloton a déjà

commencé à déferler sur Saint-Zotique, il faudra y aller d'une vraie prise.

« Action ! » Les coureurs passent au rythme de 100 à la minute lorsque la prise commence. L'activité est à son comble. Comme lors des répétitions tout se passe bien sur le trajet menant à l'immeuble. Une fois arrivé là, oh ! miracle, l'ascenseur est à son poste et les portes se ferment dès que Beaudry appuie sur le bouton.

Quelques minutes plus tard, ceux qui ont eu le privilège d'entrer dans l'ascenseur redescendent. Bouvier est heureux et soutient son compère, qui en plus d'être exténué s'est blessé à la cuisse. Derrière eux, Alain Dupras est catégorique: « Elle est bonne ! Maintenant on va en faire une meilleure. » Cette fois-ci, je m'installe au cinquième étage pour voir la fin du plan. L'ascenseur se met en marche. Les voilà. Dès que l'ascenseur atteint le troisième étage, on commence à entendre la respiration d'Alain Dupras, écrasé par le poids de son harnachement.

Les portes s'ouvrent et Beaudry se précipite vers le bout du couloir. Le caméraman le suit en poussant de véritables râles. Ils entrent dans l'appartement, en font le tour, puis Beaudry se laisse tomber le long d'un mur. Dupras cadre son visage pendant quelques secondes encore. « Coupez ! »

« Elle est encore meilleure », lance Dupras en se défilant de son fardeau. Assis par terre, Beaudry est au bord des larmes. Heureux, Bouvier s'approche de lui et lui serre les épaules. On sent qu'ils sont conscients d'avoir réussi le plan le plus risqué du film.

Après cela, alors que les coureurs se font de moins en moins nombreux et que la foule se disperse peu à peu, on tente trois autres prises. Aucune ne se rend jusqu'au bout, comme si les cinéastes avaient saisi leur chance au passage et que celle-ci les avait maintenant abandonnés.

Pendant le dîner, l'atmosphère est à la détente. On parle un peu du film, du long tournage à venir. *Duluth et Saint-Urbain*, c'est l'histoire de l'amitié entre deux gars qui projettent ensemble l'écriture d'un roman à partir d'un concept photographique.

« L'idée, raconte François Bouvier, vient du fait que Jean et moi avons eu un projet semblable en 1979. Pendant toute une année, nous sommes allés, à tour de rôle, jour après jour, semaine après semaine, prendre une photo du coin Duluth et Saint-Urbain. »

Le budget du film s'élève à \$ 1.6 millions, somme modeste comparativement aux \$ 2.5 millions du film québécois moyen, mais somme importante lorsqu'on la met en rapport avec les \$ 225.000 de *Jacques et novembre*, le premier film des cinéastes.

Pour leur nouveau film, Beaudry et Bouvier envisagent le tournage d'une façon tout-à-fait singulière. D'abord, une toute petite équipe: 14 techniciens en plus des réalisateurs. Cela dans le but de créer une atmosphère plus intime, plus propice à la création, tout en permettant d'ajouter quelques journées de tournage supplémentaires puisque les coûts de chacune des journées vont être moins élevés.

Ensuite, des journées ne dépassant pas neuf heures de travail. Puis, enfin, un tournage réparti en trois phases: la première fin septembre (à l'occasion du marathon), la seconde en décembre et en janvier (les scènes d'hiver) et la troisième en avril, mai et juin (le printemps et l'été).

Ces décisions, Beaudry et Bouvier les ont prises pour aller dans un sens: « Passer plus de temps avec les acteurs. Avoir plus de temps pour créer et pour s'ajuster. » Cela parce que, comme le dit Jean Beaudry: « Tu n'as plus de temps de création lorsque tu dois travailler pendant 30 jours d'affilée, 11 heures par jour, avec 30 personnes sous ta responsabilité. »

Le lendemain soir, lors du visionnement des rushes (les copies tirées par le laboratoire dès le développement du négatif, lesquelles permettent à l'équipe d'apprécier les résultats de leur travail), l'atmosphère est fébrile.

Dès la projection commencée, cette fébrilité se transforme en joie. Alain Dupras avait vu juste. Son assistant, sur qui incombe l'ingrate responsabilité de faire le point, peut enfin se détendre. Tout est net, tout est beau.

Beaudry et Bouvier sont fiers. Le premier jour de tournage vient à peine de se terminer, et l'équipe est déjà très confiante. Le travail commence, mais c'est déjà le temps de fêter.

La folie frivole d'une Europe d'avant-guerre qui dansait au bord d'un volcan!

LA RUMBA

ROGER HANIN • MICHEL PICCOLI • GUY MARCHAND • NEILS ARESTRUD
PATACHOU • SOPHIE MICHAUD • KARIM ALLAOU • CORINNE TOUZET
avec la participation de LINO VENTURA

Écrit par JEAN CURTERLIN • Un film de ROGER HANIN • Musique de CLAUDE BOLLING • Costumes créés par CHLOE, CHANEL LANVIN

Distribution FRANCE FILM • CINÉMASCOPE

BERRI

1:05 - 3:10 - 5:15 - 7:20 - 9:25
COUCHE-TARD, SAM.: 12:10

« LES AMIS DE MES AMIS SONT MES AMIS »

ERIC ROHMER
COMÉDIES ET PROVERBES

L'AMI DE MON AMIE

PRIX DU FESTIVAL ET DU JURY MONTREAL

12:45, 2:50, 5:00, 7:05, 9:15. Couche-tard

12e SEM. COMPLEXE DES JARDINS BASILAIRE 1 288-3141

MASQUES

PHILIPPE NOIRET
ROBIN RENUCCI
ANNE BROCHET
CLAUDE CHABROL

2:00 - 4:30 - 7:00 - 9:30

CENTRE-VILLE 2001 UNIVERSITE 5e SEM. COIN DE MAISONNEUVE 849-4518

Cinéma plus présente

LES YEUX NOIRS

MARCELLO MASTROIANNI

Sem.: 7:15 - 9:30. Sam.: 12:15, 2:45, 5:00, 7:15, 9:30.

CRÉMAZIE TROIS-RIVIÈRES 12e SEM. ST-DENIS - CRÉMAZIE 388-4210 CINÉMA DE PARIS

Cinéma plus présente

La FAMILLE

LE FILM DE ETTORRE SCOLA

1:15, 4:00, 7:20, 9:50. Couche-Tard sam.: 12:35.

BERRI ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115

« LE MEILLEUR FILM DE GUERRE JAMAIS REALISE. »

GLOBE ET MAIL

14 ans

Un film de Stanley Kubrick

FULL METAL JACKET

EN VERSION FRANÇAISE

3e SEM. BERRI ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115

JEAN-TALON JOLIETTE 4255 JEAN-TALON EST 725-7000 CINÉMA JOLIETTE

LONGUEUIL ST-JEAN PLACE LONGUEUIL 679-7451 BOITE À FILMS

ODÉON LAVAL CENTRE 2000 - BOUL. ST-MARTIN 687-5207

VALLEYFIELD ST-JÉRÔME LE PARIS CINÉMA REX

TROIS-RIVIÈRES CINÉMA DE PARIS 1584 MT-ROYAL E. 521-7870

Prix de la mise en scène Cannes 1987

« Chef d'oeuvre. »

LIBERATION

« Le plus beau film de l'année... Un moment unique dans l'histoire du cinéma. »

Luc Perreault, La Presse

★★★★

Époustouffant... La meilleure mise en scène de 1987... D'une très, très grande richesse.

Richard Gay, BON DIMANCHE

« Un chef d'oeuvre... un pur enchantement. »

Robert Levesque, Le Devoir

« Le miracle s'impose, magistral, en douceur, à la première image... »

LE MONDE

« Un film magique. »

LE JOURNAL DU DIMANCHE

LES AILES DU DESIR

un film de WIM WENDERS avec PETER FALK

BRUNO GANZ • SOLVING DOMMARTIN • OTTO SANDER • CURT BOSS

3e SEM. BERRI (en version française) 1:30, 4:15, 7:00, 9:30. Couche-Tard sam.: 12:15

LE PAPINEAU (v.o. française) Tous les soirs: 19:00, 21:30

ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115 4519 PAPINEAU 521-4239

Cinophile présente

LE CHANT DES SIRÈNES

VERSION FRANÇAISE DE I'VE HEARD THE MERMAIDS SINGING

avec PATRICIA ROZEMA SHEILA MCCARTHY PAULE BAILLARGEON

COMPLEXE DES JARDINS BASILAIRE 1 288-3141 DESJARDINS (Version française) 1:15, 3:00, 5:20, 7:20, 9:25. Couche-Tard sam.: 11:30

CENTRE-VILLE 2001 UNIVERSITE COIN DE MAISONNEUVE 849-4518 (v.o. anglaise) 1:00, 3:00, 5:00, 7:00, 9:00.

Cinéma plus présente

ROGER LE BEL GILLES MAHEU

UN ZOO LA NUIT

UN FILM DE JEAN-CLAUDE LAUZON

24e SEM. COMPLEXE DES JARDINS BASILAIRE 1 288-3141 SHERBROOKE BELVEDERE

CARREFOUR LAVAL ASTRE 530 AUT. DES LAURENTIDES 688-3684 940 LACORDAIRE 327-9001

Libre comme l'air

Association Pulmonaire du Québec

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

La démission de Jeanne Renaud: le symptôme d'un malaise aux GBC

MATHIEU ALBERT

La « démission » de Mme Jeanne Renaud à titre de co-directrice des Grands Ballets Canadiens (GBC), annoncée plus tôt cette semaine, survient à mi-chemin d'un mandat dont la fin était officiellement prévue pour le mois de juin de l'année prochaine.



Jeanne Renaud.

Après deux ans à la tête de la compagnie aux côtés de Linda Stearns, Jeanne Renaud soutient que son mandat avait été reconduit pour une période supplémentaire d'un an, de juin 1987 à juin 1988.

Intérogée au téléphone sur les mobiles de son départ, Madame Renaud explique qu'elle a pris cette décision « pour satisfaire le conseil d'administration des GBC qui m'a demandé, dit-elle, de quitter la compagnie pour des raisons de coupures budgétaires ».

Visiblement attristée par la situation, Madame Renaud ajoute « qu'il y a de gros problèmes » à l'intérieur de la compagnie, et que l'équipe de direction « ne les solutions pas de la manière dont ils devraient être solutionnés. J'ai l'impression, par exemple, que la direction artistique est souvent mise de côté par le conseil d'administration ».

Mme Renaud refuse par contre d'énumérer les problèmes dont elle évoque l'existence. Mais elle affirme cependant que « tous les organismes de la taille des GBC sont actuellement victimes de problèmes financiers parce que les subventions accordées par les différents gouvernements ne correspondent plus aux besoins d'expansion et d'innovation des compagnies ».

Pour ce qui est des GBC, cette insuffisance financière se traduit par l'annulation de la création d'une oeuvre par Édouard Lock prévue pour mars prochain et le remplacement d'un nouveau ballet du chorégraphe américain John Butler par la reprise d'une oeuvre ancienne en février.

Jeanne Renaud ne semble pas tout-à-fait d'accord avec l'attitude adoptée par le conseil d'administration devant les difficultés financières qu'éprouve actuellement la compagnie : « On ne doit pas se restreindre, dit-elle, à simplement essayer de survivre. Il y a d'autres façons de réduire un déficit ».

M. François Lebrun, président du conseil d'administration des GBC, explique pour sa part que la démission de Jeanne Renaud est attribuable à deux facteurs : « Premièrement, dit-il, il faut savoir que Mme Renaud nous a été prêtée par l'Université du Québec à Montréal (UQAM) pour une période de deux ans. Son mandat commençait en juin 85 et se terminait en juin 87. Mais étant donné que la présente saison est celle du 30^e anniversaire de la compagnie, nous avons demandé à l'UQAM s'il était possible de prolonger de quelques mois le mandat de Mme Renaud pour nous aider à planifier la saison. C'est maintenant chose faite, Madame Renaud pourra réintégrer sa charge de professeur à l'université ».

« La deuxième raison, poursuit-il, c'est que les GBC traversent effectivement à l'heure actuelle une période financière difficile, et la compagnie ne peut plus se permettre de payer un salaire à deux directrices artistiques ».

Jeanne Renaud quitte donc une compagnie où elle n'aura travaillé que deux ans et demi. Une compagnie qui présente également l'image d'un organisme qui ne cesse de louvoyer depuis déjà quelques années.

Il n'est pas inutile de souligner, à cet égard, que ce qui survient aujourd'hui ne constitue pas un cas isolé.

Il y a un peu plus d'un an, la directrice administrative, Danielle Côté, refermait la porte derrière la compagnie après, elle aussi, seulement deux ans d'exercice.

Et plus près de nous, son successeur, Léo Vanasse, était pour sa part remercié de ses services après à peine quelques mois en fonction.

La direction administrative est aujourd'hui assurée par intérim par Pierre-D. Brodeur, qui occupe également le poste de directeur général de l'École supérieure de danse du Québec. Une école qui loge dans le même édifice que les GBC, la Maison de la danse.

Même si le départ de Jeanne Renaud n'est pas le fruit d'un drame ou d'une rupture fracassante, celui-ci n'en reste pas moins symptomatique de tout un cortège de problèmes qui minent les énergies à l'intérieur de la compagnie.

On aura pu constater par exemple un manque flagrant de communication entre les instances décisionnelles et les membres du personnel administratif, ainsi

qu'avec celui affecté aux relations publiques.

Et ce, à tel point, qu'il est déjà arrivé que les membres de divers services obtiennent des informations sur la compagnie dont ils sont pourtant à l'emploi, par l'intermédiaire du DEVOIR.

Par ailleurs, au nombre des mobiles qui ont pu inciter Jeanne Renaud à quitter les GBC, figure entre autre une divergence d'opinion entre le conseil d'administration et elle-même sur les mesures adoptées récemment afin de corriger un certain nombre de problèmes liés à l'image publique de la compagnie.

À ce titre, le conseil d'administration attend au début janvier les résultats d'une étude de marché, qui, selon François Lebrun, permettra à la compagnie « de mieux connaître l'opinion de ses 3,200 abonnés actuels et de ses anciens abonnés ».

Pour Mme Renaud, en contrepartie, un tel procédé correspond ni plus ni moins à remettre la direction des GBC entre les mains du public : « C'est quelque chose auquel je ne crois pas du tout, dit-elle. Les artistes ne sont pas là pour plaire au public, mais pour les faire voyager avec eux, les amener à découvrir de nouvelles choses ».

Parmi les autres problèmes qui sévissent à l'intérieur de la compagnie il y a celui, particulièrement important, de la planification annuelle des programmes.

Depuis au moins deux ans, les GBC ont pris l'habitude de modifier au beau milieu de leur saison le contenu des spectacles offerts à la salle Wilfrid-Pelletier. L'année dernière, trois ballets ont été supprimés, pour être remplacés par cinq nouveaux. Et cette année, deux d'entre eux, jusqu'à présent, subissent la même loi du scalpel.

Pour ce qui est du remplacement de Jeanne Renaud à la tête des GBC, François Lebrun croit que la compagnie va plutôt s'orienter pour l'avenir vers un poste de direction occupé par une seule personne.

Linda Stearns est actuellement seule en selle, mais rien n'indique dans les propos de M. Lebrun qu'il ne pourrait pas y avoir également un changement à ce niveau.

Dernière station

Les cent jours d'art contemporain

SERGE LEMOYNE
Collaboration spéciale

L'auteur, artiste peintre, commente après coup l'événement Stations 87 auquel il a participé

Mon aventure à Stations 87 aura duré 300 jours : 100 jours de conception, 100 jours de réalisation, 100 jours d'exposition, de réflexion et de performance...

Je suis heureux d'avoir été choisi pour participer à cet événement international de prestige, du moins localement. Et fier de présenter mes oeuvres aux côtés de Clemente, Baselitz, Rainer, Lewitt, Raynaud, Buron, etc. Tous ces artistes sont reconnus sur le plan international.

Pourtant, malgré ces gros canons de l'art contemporain, Stations 87 a suscité moins d'intérêt cette année que les années précédentes, si l'on en juge par les chiffres fournis par le Centre international d'art contemporain (CIAC) : 25,000 ont fréquenté Stations 87 contre 32,000 l'année précédente.

Il est facile d'en énumérer les causes. Tout d'abord, les organisateurs ont contrôlé et orienté l'information écrite et électronique entièrement sur eux et sur leur concept. À tel point qu'il n'y avait plus de place pour les véritables acteurs de l'événement, les artistes.

Le public, spécialisé ou pas, s'intéresse habituellement aux oeuvres. Ce sont les oeuvres qui attirent le public. Encore faut-il qu'il en entende parler.

On a voulu donner de la crédibilité à l'exposition en publicisant la participation de Clemente. Malgré la réputation de ce dernier, ce ne sont pas ses meilleurs tableaux qui sont présentés à Stations. Et sa valeur marchande n'a pas suffi à susciter l'enthousiasme chez le public.

J'ai beaucoup critiqué le CIAC cette année, ayant vécu relativement de près l'événement. Sans être dans le secret des dieux, j'ai pu analyser le déroulement en tant que participant. Malgré une recrudescence de publicité dans certains journaux de quartiers, dans les derniers parcours, cela n'a pas réussi à attirer davantage le public à visiter Stations.

Ma tentative de bilan sommaire est donc très subjective. Considérant que l'art visuel est le parent pauvre de tous les arts dans l'information écrite et électronique, les gens en place dans les médias, journalistes, critiques, chroniqueurs, etc., en sont en partie responsables.

Si le CIAC (organisme à but non lucratif) aspire à placer Montréal sur la scène internationale, il lui faudra remettre en question sa formule, qui risque de devenir stagnante. Il ne lui suffit pas d'être dynamique sur le plan administratif, mais plutôt sur la façon de choisir les artistes qui y participent. Il devra s'entourer d'une équipe de conservateurs crédibles et d'artistes conseillers de premier plan.

En plus, il devra repenser la façon de présenter l'événement en s'inspirant peut-être du Festival de jazz, du Festival des films ou d'autres organisations prestigieuses, qui ne cessent de prendre de plus en plus de place dans notre milieu culturel.

Le CIAC devra innover dans la diffusion en mettant l'accent sur les oeuvres et les artistes, plus que sur les commanditaires. De plus, il devra créer un intérêt à l'intérieur et au



Glasing (1973), une des oeuvres de Arnulf Rainer dont certaines furent exposées lors de Stations 87, un événement organisé à Montréal par le Centre international d'art contemporain (CIAC).

tour de l'événement, en organisant des colloques, des rencontres, des conférences de critiques et d'historiens, et ce en plus grand nombre possible.

Finalement, il faudra repenser globalement le concept comme un événement majeur et non pas seulement le show d'un ou deux conservateurs.

Le seul artiste étranger que j'ai eu l'occasion de rencontrer à Stations cet été, est le Français Jean-Pierre Raynaud. Il m'a été présenté par le critique Jean Dumont. Nous avons eu ensemble une très bonne discussion.

Il me confia que deux jours après son arrivée, il avait constaté que les artistes d'ici semblaient vivre dans un espace de ghetto. Fernand Séguin faisait également la remarque lors d'une entrevue à la télé dernièrement, concernant le ghetto des scientifiques québécois.

Selon lui, cela serait dû à la situation géographique, économique et culturelle. C'est un problème très grave dont il faudra trouver une solution. Tant que les artistes d'ici n'auront pas l'appui des grandes corporations, des collectionneurs avisés et des institutions responsables, l'art d'ici évoluera dans l'ombre des grands centres, donc n'atteindra jamais le marché international.

Est-ce une fatalité ? Espérons que non ! Pourtant il y a des exceptions, en littérature, dans la chanson et au cinéma. Probablement parce que c'est physiquement plus facile à exporter. Un livre, un disque, un film ça voyage plus facilement que les installations et les oeuvres monumentales.

De même, il est inconcevable que le catalogue de Stations 87 ne paraisse que plusieurs mois après l'exposition. Une organisation semblable aurait dû normalement sortir

cette publication un mois avant le début de l'exposition. Ce qui aurait facilité les communications avec les médias et aurait par le fait même permis au public visiteur une meilleure compréhension des oeuvres.

Au lieu de se comparer au Musée d'art contemporain et prétendre faire plus avec beaucoup moins, le CIAC devrait plutôt s'associer avec ce dernier ou tout autre organisme de même nature. Je pense aux musées, aux galeries, aux maisons de la culture, revues d'art, critiques et historiens, etc.

Que tout ce beau monde oublie pendant une courte période leurs chapelles, leurs conflits, etc. Le chemin de croix a assez duré. Vive l'apothéose permanente de la création !

Pourquoi ne pas rendre hommage aux artistes en accordant des prix, ne serait-ce que symbolique ? Prix de la critique, prix à l'artiste étranger, prix à l'artiste québécois, prix à l'artiste canadien, prix du public, prix des médias, etc. Pourquoi pas une émission spéciale à la télé comme l'ADISQ. Ça ne ferait de mal à personne et l'artiste en serait plus valorisé.

Au lieu de mener une petite guerre interne qui ne mène nulle part, dont l'artiste finalement en subit les conséquences, ces organismes auraient avantage à travailler ensemble ne serait-ce que pendant cette période de l'année. Et faire de Montréal un centre international important de l'art contemporain.

Plusieurs créateurs qui partagent cette même idéologie, souhaiteraient sûrement l'expansion de ce concept. Mais le système est organisé de telle sorte que les artistes attendent d'être choisis comme des bêtes de somme, comme dans les expositions d'agriculture.

Beaucoup d'appelés et peu d'élus, ce qui entretient dans le milieu des petites mesquineries qui donnent lieu à des maladies transmises de génération en génération, communément appelées les MTGG.

Une collection de Leningrad au Metropolitan Museum of Art

NEW YORK (AFP) — Une des plus importantes collections de tableaux hollandais et flamands du 17^e siècle, celle du musée de l'Hermitage à Leningrad, sera exposée au printemps prochain au Metropolitan Museum of Art de New York, a annoncé cette semaine la direction du musée.

Cette collection de 51 pièces — dont six tableaux de Rembrandt, cinq de Rubens, quatre de Van Dyck, ainsi qu'un certain nombre de Frans Hals, Jacob van Ruisdaël et Jacob Jordaens — sera exposée au Art Institute de Chicago, durant l'été 1988.

Selon M. Philippe de Montebello, directeur du Metropolitan Museum, cette exposition qui ou-

vrira ses portes le 26 mars prochain est une des principales initiatives culturelles nées de l'accord signé entre les États-Unis et l'Union soviétique, lors du sommet de Genève, en novembre 1985.

« Bien que nous connaissions beaucoup de ces oeuvres à travers des reproductions, a déclaré M. de Montebello, la plupart n'ont pas quitté l'Hermitage depuis le 18^e siècle, époque où Catherine la Grande avait amassé sa fabuleuse collection. Il s'agit d'une occasion unique pour ceux qui s'intéressent à la peinture hollandaise et flamande de l'âge d'Or et n'ont pu se rendre à l'Hermitage. »

Avez-vous contribué à améliorer le français à l'école?

Participez au concours

Le français

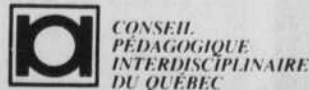


Le français au pluriel

• Vous êtes enseignant(e), directeur/trice d'école, cadre scolaire, parent ou commissaire et oeuvrez au niveau primaire ou secondaire • Vous avez mis sur pied une initiative dans votre classe, votre école ou votre commission scolaire qui a permis d'améliorer la qualité du français appris par les élèves • Mettez en valeur votre expertise et faites-en profiter vos pairs de toute la province, en inscrivant vos réalisations au concours Le français au pluriel. • Pour plus d'informations ou pour poser votre candidature, adressez-vous à votre direction d'école ou de commission scolaire.

Pour être admis au concours, les candidats doivent retourner leur formulaire complété avant le 29 février 1988.

Une initiative du:



En collaboration avec: L'Association des cadres scolaires du Québec • L'Association des directeurs généraux des commissions scolaires • L'Association des institutions d'enseignement secondaire • L'Association québécoise des professeurs de français • La Commission des écoles catholiques de Montréal • Le Conseil supérieur de l'éducation • La Fédération des comités de parents de la province de Québec • La Fédération des commissions scolaires catholiques du Québec • La Fédération québécoise des directeurs d'école • Le Ministère de l'Éducation

Commandité par:

LE DEVOIR

Hydro-Québec

OSIVAR



Charles Demuth au Whitney Museum

MAURICE TOURIGNY
Collaboration spéciale

NEW YORK — De la fantaisie du cirque et du vaudeville à l'organisation stricte du paysage urbain en passant par le cœur battant de natures supposément mortes, il est difficile de s'extraire des univers envoûtants de Charles Demuth.

Voilà pourquoi le public défille lentement devant les 120 huiles et aquarelles de petit format rassemblées au Whitney Museum de New York jusqu'au 17 janvier.

Les airs ravissés et les visages concentrés en disent long : l'oeuvre de Demuth (1883-1935), encore trop mal connue, nous parle sans intermédiaire et atteint notre sensibilité de spectateurs des années 80.

Raffinée et subtile mais sans affectation, elle nous absorbe et nous projette dans l'imaginaire de Demuth, à la fois excitant et apaisant, chaleureux et distant.

Demuth (prononcer *Di-moeth*) s'adonne au dessin dès son enfance, marquée par la maladie. Encouragé par sa famille fortunée de la bourgeoisie de Lancaster en Pennsylvanie, il fréquente d'abord l'Académie Drexel puis l'Académie des Beaux-Arts de Pennsylvanie alors dominées par les tenants du réalisme, W. Merritt Chase et Thomas Anshutz.

En octobre 1907, Demuth réalise le rêve de tout jeune artiste américain : il traverse l'Atlantique et s'installe à Paris pendant six mois. Il visite le fameux Salon de 1907 et y voit la force des Fauves et des Cubistes. Il se rend à Berlin et assiste aux premiers événements expressionnistes.

De retour en Amérique, il se rend fréquemment à New York et entre dans le cercle de créateurs de la galerie 291 animée par le photographe Steglitz.

Un deuxième séjour à Paris (1912-1914) l'introduit dans le cénacle de Gertrude Stein. Il s'inscrit aux leçons de Bourdelle et s'embarque pour le travail de Rodin. C'est de la fin de cette période et de son retour aux États-Unis que datent les premières oeuvres mûres de Demuth.

Le peintre divise son temps entre Philadelphie et New York et s'associe à la bohème de Greenwich Village.

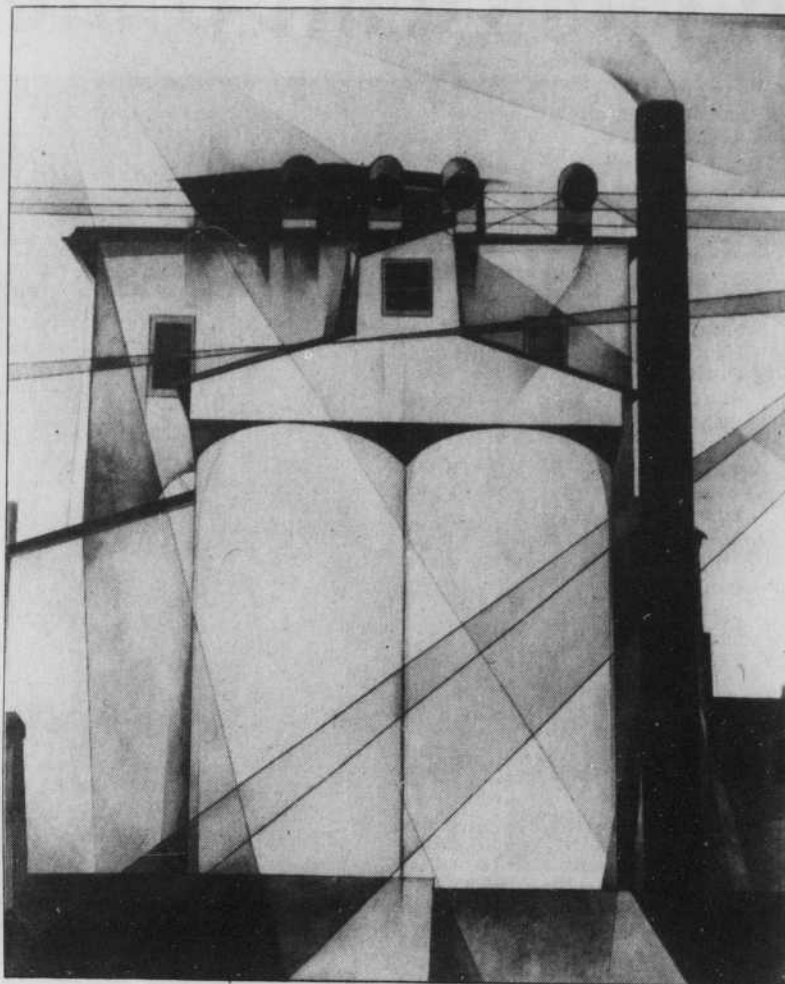
Il passe ses étés auprès des artistes de Provincetown et de son ami Eugene O'Neill dont il s'inspire pour Charles Marsden dans *Strange Interlude*.

Demuth établit ses amitiés avec le poète William Carlos Williams, Georgia O'Keefe, Marcel Duchamp, Picabia, Man Ray, etc., qui influenceront le reste de sa vie.

Après des paysages et des bouquets à la limite du figuratif inspirés de Kandinsky et Nolde, Demuth livre ses premiers chefs-d'oeuvre : deux séries d'aquarelles sur les thèmes du cirque et du cabaret.

L'artiste est fasciné par ce monde quasi-irréel, par les projecteurs, par la souplesse des corps, par l'audace des numéros. Dans des compositions reposant souvent sur des masses de jaune, de rouge et d'orangé, Demuth nous transmet sa fascination.

À notre tour de nous laisser enle-



My Egypt (1927). Acheté par le Whitney Museum of American Art grâce aux fonds de Gertrude Vanderbilt Whitney.

ver : les formes aériennes, la chaude lumière en cercles concentriques, l'atmosphère de fête, la douce transparence de la peinture à l'eau parfaitement maîtrisée nous transportent bien au-delà des salles du musée, au pays d'Offenbach, de Prévvert et de Fellini, quelque part entre la liberté et la folie.

Dans la même veine, Demuth peint l'underground newyorkais : les tablés d'anticonformistes dans les bars du Village, le climat laxiste des clubs de jazz de Harlem, le secret et les pratiques des bains homosexuels du début du siècle.

Au même moment, le peintre manifeste son éternel intérêt pour la littérature ; il illustre des écrits de Zola, Wedekind, Henry James, Poe, etc. Ces dessins et aquarelles ont une nette touche expressionniste.

Les lignes fortes et déterminantes, les compositions étouffantes, la morbidité des scènes choisies, bref ces images de souffrance et de solitude expriment un aspect de la personnalité de Demuth : son sentiment d'être à part, en retrait du reste du monde.

Du début aux dernières heures de sa carrière, Demuth a consacré une grande part de son temps aux représentations de fleurs, de fruits et de légumes.

On pourrait tracer l'itinéraire es-

thétique du peintre en suivant le fil de ses natures mortes : de la presque abstraction au figuratif précis, de la domination de la couleur à l'organisation cubiste puis au souci du dessin réaliste. C'est d'ailleurs là qu'il démontre son incomparable technique de l'aquarelle et du buvard et l'extrême délicatesse de sa perception.

Tantôt disposés sur des cascades

Les encadrements
Marcel Pelletier

du 18 novembre au 23 décembre
"Les états de la gravure"

Lorraine Bénic, Louis-Pierre Bougie,
Louis Pelletier, Sean Rudman,
Francine Simonin

ATELIER-GALERIE
4012, rue Drolet (coin Duluth)
Montréal, P. O. H2W 2L2
Tel.: 282-9993

de tissus, tantôt jaillissant de la blancheur du papier, les fleurs et fruits de Demuth nous prennent comme des paysages d'une sensualité généreuse.

Les mouvements des bouquets et des feuilles, les effets de lumière sur les formes alléchantes des légumes nous invitent à reconnaître leur nature, à reconsidérer leur vie rendue palpable par Demuth.

Apparentées aux natures mortes de Cézanne, celles de Demuth n'en demeurent pas moins riches et originales et elles parviennent à nous conduire hors de l'ombre du familier.

Demuth a réservé son usage de l'huile pour la tranche de son oeuvre qui donna naissance au « précisionisme ».

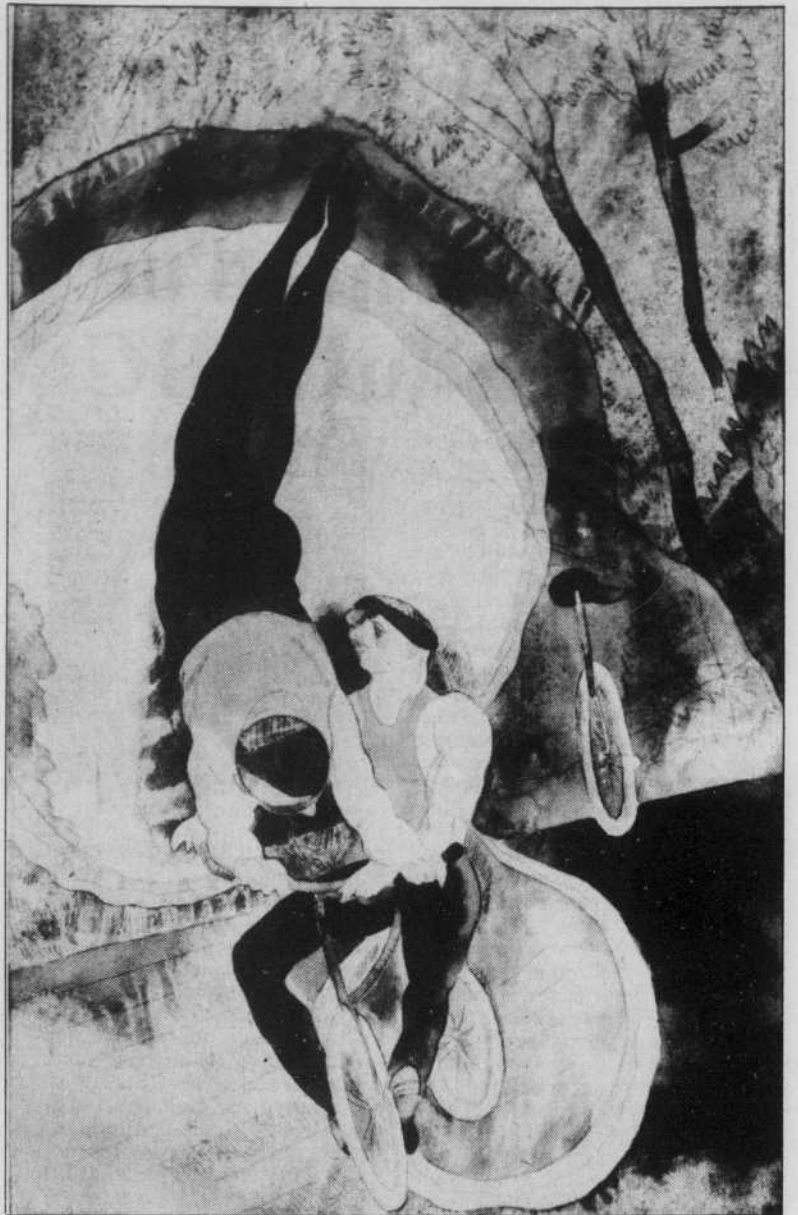
Les peintres américains étaient à la recherche de sujets nouveaux et d'un langage qui traduirait la réalité du pays. Demuth leur fournit une réponse : les paysages des villes industrielles et un style qui procède à la fois du cubisme et du réalisme.

Demuth traite de la prise du territoire par la machine : les cheminées, les chaudières, les réservoirs habitent ces toiles aux bâtiments fragmentés, comme si chaque morceau d'un casse-tête ajoutait une image décalée de sa voisine.

Demuth invente l'architecture de la lumière et de l'air avec ses droites coupant l'espace, délimitant des zones de variations de couleurs, illusion du temps qui passe. L'économie et la limpidité des aquarelles trouvent leur place dans ces huiles éloquentes et uniques dans la peinture américaine.

L'art de Demuth ne se résume à aucune formule. La variété de ses thèmes et de ses approches en font un véritable maître.

Comme le dit Barbara Haskell dans le catalogue de l'exposition qui ira aussi à Los Angeles, Columbus et San Francisco) : « Il travaillait à la manière d'un écrivain, adoptant diverses voix pour divers personnages. »



Acrobats (1919). Don d'Abby Aldrich Rockefeller au Museum of Modern Art de New York.

JACQUES PRÉVERT SUR NOS CHAMPS-ÉLYSÉES

89 \$*
par chambre,
par nuit.



Sur les Champs-Élysées
de Québec

Jacques Prévert et ses amis,
Picasso, Miró, Chagall, Braque...

Voilà un événement artistique à ne pas manquer. Du 13 novembre 1987 au 10 janvier 1988, au Musée du Québec, venez découvrir le génie de ce poète, cinéaste, artiste qu'était Jacques Prévert.

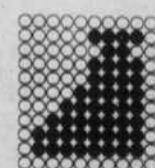
« 100 collages de Jacques Prévert » et « À la rencontre de Jacques Prévert »... les deux volets de cette exposition prestigieuse vous en mettront plein la vue.

Et l'hôtel Loews le Concorde n'est qu'à deux pas du musée. Profitez-en pour passer quelques heures agréables chez nous. Notre prix avantageux de 89 \$ inclut :

- deux billets pour l'exposition Jacques Prévert
- une chambre spacieuse et confortable
- stationnement dans notre garage.

Communiquez avec nous dès aujourd'hui pour faire vos réservations. Téléphonnez sans frais directement au Concorde en composant le 1 800 463-5256.

*CONDITIONS : Par chambre, par nuit, en occupation simple ou double. Les réservations doivent être faites à l'avance. Le nombre de chambres est limité et ces tarifs peuvent être modifiés en tout temps.



LOEWS Le
Concorde
L'HÔTEL SUR GRANDE-ALLÉE

Vive la Vie! Vive la Compagnie!

1225, Place Montcalm, Québec (Québec) Canada G1R 4W6

FERNAND LEDUC

"Parcours: lieux de lumière, 2"
Oeuvres sur papier
1950 — 1987

25 novembre — 20 décembre 1987
Vernissage jeudi
le 26 novembre à 20 heures.

DU MERCREDI AU
DIMANCHE
12 H À 18 H
GALERIE 13
3772, RUE SAINT-DENIS
MONTREAL, QC
H2W 2M1
(514) 288-8903

Marques et Contrastes

COLLOQUE
Vendredi 27 novembre et
samedi 28 novembre 1987

A l'Université du Québec
de Chicoutimi

L'intervention en photographie
La photographie et ses pratiques, au boudin
La photographie et son autonomie
comme médium d'expression
La photographie et le soutien
des organismes d'état
Propos d'artistes

GALERIE SEQUOIE
JONQUIÈRE
2419, St Dominique, C.P. 54
Jonquière QC G7X 7W4
Tel. (418) 547-0013

TONY SCHERMAN

oeuvres récentes
jusqu'au 5 décembre

WADDINGTON & GORCE INC.
1504 rue Sherbrooke Ouest
934-0413 — 933-3653 fermé le dimanche

CONFÉRENCE SUR LES ICONES DU MOYEN-ÂGE

le 24 novembre à 8:30 p.m. à la nouvelle galerie
réservez à l'avance au 861-3215 places limitées

GALERIE LE RENDEZ-VOUS ENR.
1229 Crescent (Métro Peel ou Guy) au sud de Ste-Catherine

ANNA NOEH

Acquisitions récentes

galerie l'art français
1434 Sherbrooke O. Montréal, 849-3637

GALERIE DANIEL

2159 rue Mackay, 844-4434 1442 Sherbrooke O., 1er étage
BÉNIC, CARDINAL,
KWIATOWSKA, LEVASSEUR,
RICHARD, RUSK, SIMONIN
Diana Archibald
conservatrice
oeuvres récentes
jusqu'au 5 décembre

EXPOSITION ARMAND TATOSSIAN R.C.A.

jusqu'au 29 novembre

Galerie
BERNARD DESROCHES
1444 Sherbrooke o., Montréal (514) 842-8648
Ouvert de 9h à 17h30 du lundi au samedi. Dimanche de 13h à 17h

Le tabagisme menace votre santé



oeuvres récentes «Les désirs de la nuit»

JOAN
TUSET
jusqu'au 7 décembre

GALERIE
cultart
ART CONTEMPORAIN
340 rue Ray est
Montréal H2W 1M7
Téléphone (514) 843-3596
du mardi au dimanche
de 12h à 19h

galene Frédéric palaray

Roland
Giguère
Prix Paul-Émile Borduas
Oeuvres récentes
Vernissage jeudi 26 novembre
de 17h. à 19h.
Jusqu'au 12 décembre

Louis Jaque
Dernier jour
307, rue Ste-Catherine ouest
suite 515 844-4464

De William Ronald à Graham Metson

Les champs de bataille de l'art continental

CLAIRE GRAVEL

*** Toronto 1955-1965: La décade formative.** Galerie John A. Schweitzer, 42, des Pins Ouest. Tél. : 289-9262. Jusqu'au 20 décembre.
*** William Ronald, oeuvres choisies 1960-1987.** Galerie des Arts Contemporains de Montréal, 2165, Crescent. Jusqu'au 22 novembre.
*** Shirley Witasalo, Ross Racine.** Galerie Chantal Boulanger, 372, Sainte-Catherine Ouest, suite 502. Jusqu'au 21 novembre.
*** Tom Hopkins.** Galerie d'art Concordia, Université Concordia, 1455, de Maisonneuve Ouest. Jusqu'au 5 décembre.
*** Graham Metson, oeuvres récentes et Bénic, Cardinal, Kwiatowska, Levasseur, Richard, Rusk, Simonin.** Galerie Daniel, 2159, Mackay. Jusqu'au 5 décembre.

Que connaissons-nous de l'art contemporain à Toronto? Bien peu, à part le travail de quelques artistes dont Jack Bush et Michael Snow. Et pourtant, Toronto dispute à Montréal le titre de capitale de l'art contemporain au Canada.

Avec Toronto 1955-1965, la décade formative, John A. Schweitzer, par une cinquantaine d'oeuvres, a rassemblé les deux groupes d'artistes qui ont contribué à former ce que l'on nomme le Toronto look.

Durant ses sept ans d'existence, de 1953 à 1960, les Painters Eleven ont semé la pagaille. Ils accrochaient leurs oeuvres dans les coins des pièces ou les dispersaient au milieu de paysages conventionnels.

Lentement, la notion d'oeuvre en tant qu'objet unique et sacré s'effritait pour faire place à celle d'une oeuvre événementielle, celle que le public pouvait manipuler, comme ce William Ronald de 1965, où on peut « changer » la peinture en faisant glisser les panneaux qui la recouvrent.

La même année, Michael Snow fait descendre l'art dans la rue : sa *Walking Woman* a été vue sur la 42e rue à New York et dans le métro de Toronto.

Cette silhouette de femme, cette figure peinte demeure un objet d'art : on a d'ailleurs parlé « d'icône » à son sujet. En la plaçant dans la rue, Snow a peut-être créé, comme l'affirme le critique Robert Fulford, « l'événement le plus important dans l'art canadien depuis Borduas ».

Le Toronto look est dynamique : il est irrévérencieux. Ces Painters Eleven, n'ayant aucun lien avec l'École de Paris, se servent d'une couleur beaucoup plus crue. Ils rejettent la peinture de Groupe des Sept et adoptent les développements expressionnistes-abstraites d'un post-cubisme à la Hans Hoffmann, dont certains d'entre eux ont suivi l'enseignement.

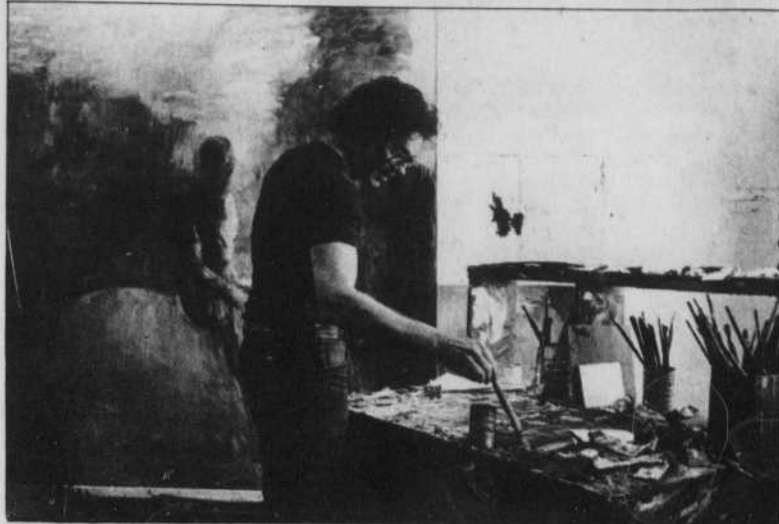


Photo Charlotte Rosshandler

La Galerie d'art de l'Université Concordia accueille une exposition des oeuvres de Tom Hopkins jusqu'au 5 décembre prochain.

Ainsi *Une femme* de Gerald Gladstone, mêle la douce irisation de l'argent dans une gestualité d'une violence contenue.

Garden (1959-1960) d'Harold Town est l'image-type de cette abstraction rocambolique des années soixante, avec ses verts chartreuse et acides, ponctués de gris et de rouges. Le *Sans-titre* brun, rose et rouge, et *Banner* (1965) de Jack Bush représentent un sommet du modernisme au Canada.

Plusieurs peintres vont déployer un esprit iconoclaste (Snow, Rayner); ils ne s'en prendront pas seulement à la représentation mais également à la politique (Kurelek, Wieland, Curnoe) et à la sexualité (Etrog, Burton) choquant à tel point la puritaine « Hogtown » que la galerie de Dorothy Cameron, exposant *Spring Growth* (1959) de Joyce Wieland où une forme allusive au sexe masculin est dessinée, sera fermée par la police.

Il faut voir les monotypes de Dennis Burton où une femme s'est assise dans la peinture orange, puis sur le bleu d'un papier particulièrement poreux, pour sentir battre le pouls de la révolte et du *Refus continental*, cette déclaration anti-américaine, écrite par Greg Curnoe, par laquelle la « décade formative » se transforme en décade héroïque.

William Ronald n'a rien perdu de sa verdeur. Ni de sa foi. Il tape sur *Sunday's Night Bash* pour faire apparaître des craquelures; il colle un cerf-volant entier dans *Kite-Fite* (1986) pour y peindre une colère gigantesque.

Celui qui déclarait « Peinture, tu es un champ de bataille. Ceux qui essaient de te transformer en oeuvre d'art sont tes vaincus » s'est converti

en vedette de télévision.

La Galerie des Arts Contemporains expose des tableaux et des aquarelles de 1952 à 1987. Des magmas centraux investis d'une picturalité outrancière qui les rend semblables à d'énormes bouquets de lave, tel *Mays Deren's Party, N.Y.C.* (1952), aux formats rectangulaires aux centres blancs entourés de surfaces en à plat de *Dollar Brand* (1980) et de *Spencer Tracy Sings the Blues* (1987), Ronald, se ressourçant continuellement à ses premières oeuvres, n'en finit pas de nous étonner.

Les quatre toiles de Shirley Witasalo, torontoise également, sont-elles l'illustration de rêves dont il nous faudrait entreprendre l'explication psychanalytique?

En ce sens, leur propos n'est pas éloigné du surréalisme. Cependant, les rêves des jeunes femmes de 1987, après un demi-siècle d'avant-gardes rebondissantes, ont certes de quoi surprendre. Tout le peuple d'un village se tient dans l'énorme gueule rouge de *The big Room* (1986); comme pour le couple orangé de *Panorama* (1986) l'intensité lumineuse

portée par la couleur a quelque chose de fantasmagorique.

Ross Racine appose à la représentation d'un lieu, tel un salon, une structuration abstraite, larges traits de couleurs qui, intriqués dans l'image, embrouillent notre lecture de l'oeuvre.

Quant aux sept toiles du « nouveau-romantique » Tom Hopkins, elles annoncent un retour au paysage héroïque.

Deux natures mortes, dont *Reference* de 1986, reprennent le thème de la vanité où le crâne se trouve à l'intérieur d'un livre ouvert. Le dyptique *Advent* nous entraîne dans un paysage noir et colossal, à un monde plongé dans les ténèbres.

Monument et *Carriers*, dans leurs harmonies grises, décrivent l'irrévocable solitude de l'homme au sein d'une nature toute-puissante.

Diana Archibald a rassemblé sept femmes artistes dans les oeuvres-types de leur production récente, dans un beau coup d'éclat qui reprend, à moindre échelle, le sensationnel *Femmes-Forces* réalisé par Réal Turco au Musée du Québec en septembre dernier.

Realgar Do de Laurence Cardinal voit ses humanoïdes à têtes d'oiseaux se métamorphoser. L'*Auvergnier bleu* de Francine Simonin est indescriptible. La force du trait large et cerclés saturé d'huile déborde en cercles jaunes sur le délicat papier japonais, insistant sur la représentation fictive de l'espace.

Dans *Films d'intérieur*, elle perche ses personnages dessinés à la diable comme des oiseaux sur une corde à linge, au niveau supérieur de l'espace : la découpe graphique est singulière.

Les quatre oeuvres (dont deux pastels) de Lili Richard sont tout à fait remarquables. Outre une picturalité fascinante, les récits mythiques qui s'élaborent à travers le foisonnement des personnages et des animaux, puisés dans l'imaginaire amérindien, nous transportent dans des territoires sacrés. Dans *La nuit des temps I*, comme dans *Le Grand Esprit* la figure du passeur signale la traversée initiatique.

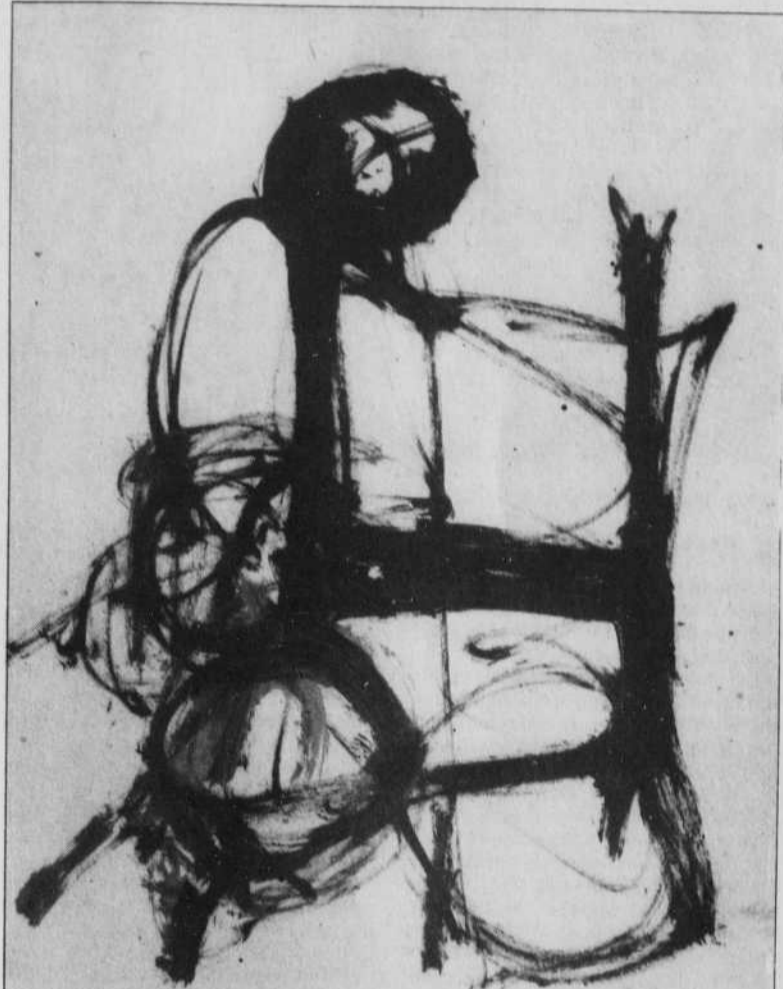


Photo R. Max Tremblay

A *Woman* (1959) du peintre Gerald Gladstone est présentée à la Galerie Schweitzer dans le cadre de l'exposition Toronto 1955-1965: La décade formative.

Trois gouaches sur papier et le fabuleux *No 181* exposé à *Femmes-Forces* confirment l'excellence de l'art de Suzelle Levasseur. Les *Sonates de vie* de Sue Rusk, aux couleurs rabattues, font très École de Paris. Quant aux oeuvres abstraites quasi-Malévitchiennes de la Polonaise Majka Kwiatowska, elles expriment, dans des tons étrangement salis, les mêmes idées que son père spirituel.

On ne sait pas trop ce qui se passe dans les treize peintures récentes de Graham Metson : les lignes vont dans tous les sens, des surfaces rayées s'enfoncent dans la représentation insolite de larges corps dédoublés, la toile se couvre de pastilles de couleurs, de hachures, de larges taches. Rarement autant de forces énergétiques ont avec autant de lumière rendu la vibration même du principe de vie.

CHARLES DAUDELIN
 SCULPTURES, PEINTURES, DESSINS
 MAQUETTES ET DOCUMENTS DIVERS
 12-28 NOVEMBRE 1987
 DU MARDI AU SAMEDI 11H-17H30
 OUVERT LES JEUDIS JUSQU'À 20H.
 2144 Mackay, Montréal, Tél.: (514) 933-6455
 GALLERIE *esperanza*

MUSÉE McCORD D'HISTOIRE CANADIENNE
 690, RUE SHERBROOKE OUEST (MÉTRO MCGILL)
Le Passé en Peinture
 Découvrez des oeuvres d'art exceptionnelles, prêtées par les Archives nationales du Canada, dont plusieurs n'ont jamais été vues par le public. Portraits et vues topographiques des 18^e et 19^e siècles. Une occasion unique!
 Du mercredi au dimanche de 11h à 17h Entrée: 1,00\$
 Information 398-7100
 Le Musée remercie de leur appui les Musées nationaux du Canada, le ministère des Affaires culturelles du Québec et le Conseil des arts de la CUM.

FRANÇOIS HOUDÉ
 mémoires illusoires
 du 7 au 28 novembre

Exposition présentée simultanément
GALERIE ELENA LEE VERRE D'ART
 1518 ouest, rue Sherbrooke — Tél.: 932-3896
MUSEO TECHNI
 1428 ave Overdale
 avec la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec

LIQUIDATION GALLERIE C. BROCARD (514) 353-9396
DE TABLEAUX
RÉDUCTION DE 20% à 70%
 SUR 150 TABLEAUX, DE PEINTRES CANADIENS
 (Huiles, dessins, lithos)
 Provenant de fermeture de galeries, de surplus d'inventaire, de collectionneurs, de divers, etc... Tableaux originaux vendus avec certificat d'authenticité encadrés
à partir de 95\$
 J.W. Morrice, A.Y. Jackson, G. Roberts, M.A. Fortin, Suzor-Côté, S. Cosgrove, J.P. Lemieux, L. Ayotte, R. Richard, H. Masson, A. Pellan, L. Bouchard, Y. Bwfon, R. Boucher, C. Bergeron, P. Picasso, Toulouse Lautrec, S. Dali, F. Incurto, A. Rousseau, A. Noeh, L. Powe, M. Duguay, C. St-Cyr, R. Clark, M. Hamelin, M. Tanabe, A. Zadorozny, L. Leclerc-Caron, G. Gingras, C. Picher, E. Kish, J. Miro, M. Cullen, S. Dubreuil, Y. Arluk, P. Bagossy, M. Bernier, J. Côté, N. Jaber, M. Latour, G. Valmont, M. Ravary, Y. Bolduc, Y. Bousquet, Van Mierlo, Michaud-Viro, J.W. Burton, A. Bertouesque, N. Hudon, M. Pouliot, P. Tex Lecor, U. Bruni, G. Pfeiffer, F. Labelle, N. Poirier, R. Cantin, M. Gagnon, A. Ouellette et beaucoup d'autres...
 Visa — MasterCard — American Express — Comptant
 Dimanche 22 novembre de 9h à 17h
 Holiday Inn Richelieu, 505 Sherbrooke E, Montréal

Château Dufresne
 Musée des arts décoratifs

Matteo Thun
 «Heavy Dress», le manifeste du superficiel
 Jusqu'au 10 janvier

Collection Liliane et David M. Stewart
 Design international
 Exposition permanente: pièces meublées avec le décor d'origine
 Ouverture du dernier étage du musée

Concert tous les dimanches
 avec le Duo Eurydice
 14h30 - 15h30

Conférence «Coup d'oeil sur l'art»
 Les mercredis à 14h00

Atelier-Famille
 Tous les dimanches - sur réservation

Du mercredi au dimanche de 11h à 17h
 Renseignements: 259-2575

Angle du boul. Pie IX et rue Sherbrooke

EXPOSITION RICHARD LACROIX
 INTAGLIO et HUILE
 Jusqu'au 30 novembre
La Guilde Graphique
 9, St-Paul Ouest, Vieux-Montréal, 844-3438
 Lundi-samedi 10h - 18h / Dimanche 13h - 18h

Mahtien
 Maître de l'abstraction lyrique
 JUSQU'AU 5 DÉCEMBRE
 Mar-Ven 9h-5h30
 Sam 9h-5h
GALERIE DOMINION
 Le plus grand choix de peintures et sculptures au Canada dans la plus grande galerie marchand d'art au Canada
 1438 ouest, rue Sherbrooke 845-7471 et 845-7833

Rectificatif
 Cette annonce parue le 14 novembre 87 en page C-9 aurait due se lire comme suit:

TIBO
 Après Bozo, Le tour de l'île en collaboration avec Félix Leclerc. Gilles Tibo puise son inspiration chez Edgar Allan Poe. Cette image est tirée de la page couverture du livre Annabel Lee aux Éditions Tundra.

«Annabel Lee» de Gilles Tibo sérigraphie de 32 passages format 22 1/4" X 25 1/4" édition limitée à 100, prix de l'estampe 235\$ encadrément en sus: 100,00\$ + taxe 9%, + frais d'expédition et d'assurances 20,00\$. chèque visé mandat. Pour commander, écrivez ou téléphonez:

Suzanne Rémillard
 693 Masson, Repentigny, QC J6A 5K8 (514) 585-1399
 (allouez 2 à 3 semaines pour la livraison)



Photo Michael Drummond

Le Musée McCord d'histoire canadienne, à Montréal.

◆ Musée

promesse qu'elles soient exposées, mais aussi qu'elles servent de point de départ à un grand « musée canadien d'histoire sociale ».

Le responsable du projet d'agrandissement du Musée McCord, M. David Bourke, précisait cette semaine que l'expansion projetée du musée représentait certainement un pas de géant vers la réalisation concrète du rêve de David R. McCord.

Tout en maintenant des liens privilégiés avec ses anciens voisins universitaires, le musée McCord bénéficiera désormais d'une autonomie complète, comme le précise son directeur Marcel Caya, pour « relever les défis exceptionnels » qui découlent d'un soutien aussi exceptionnel.

L'annexe du musée qui s'ajoutera à l'arrière sera probablement plus élevée que l'édifice actuel en sous-sol et en hauteur — le zonage municipal le permet — tandis que le bâtiment actuel qui abrite aussi bien les salles d'expositions que l'entièreté des collections (!) sera restauré pour en

dégager l'architecture et la décoration originales. Il s'agit d'un bâtiment construit en 1904 par l'architecte Percy Nobbs.

Les collections pourront enfin « respirer », a souligné, ravi, le personnel du musée. Accepter les nombreux dons du public devenait de plus en plus compliqué, les moindres recoins de l'édifice étant déjà complètement accaparés par des centaines de milliers d'objets et de documents, compactés dans des tiroirs, des rouleaux (les vêtements), des armoires, des rayonnages, etc.

L'année dernière, le musée a reçu en donation 679 nouvelles peintures, dessins et estampes, 186 costumes et accessoires, 184 objets d'art décoratif et populaire, 144 livres, 3,872 photographies, quatre caméras, etc.

Rappelons que jusqu'à maintenant, avant que la manne tombe du ciel, le musée a fonctionné avec un effectif de dix employés permanents, 15 à temps partiel, 70 bénévoles et un budget de \$ 1,3 million. Depuis 1980, 500,000 visiteurs et chercheurs l'ont fréquenté.

L'ouverture du nouveau Musée McCord prévue en 1992 coïncidera avec le 350^e anniversaire de la fondation de Montréal. Ce sera certainement un grand jour pour les Montréalais !

◆ Cyr

un peu l'ensemble de la pièce. Il a fait des deux tantes des jumelles et, avec la carte blanche de l'auteur, il a foncé comme un jeune loup attaquant « un classique ».

« Le texte de Tremblay est une partition, inespérée pour un metteur en scène, une sorte d'opéra maniaco-dépressif, dans lequel je veux donner l'impression que tout commence à 8 heures et demi et se termine à 10 heures, et qu'entre-temps c'est à qui partira avec Serge ».

La pièce, pour lui, est faite de « moments choisis dans une grande soirée de combat ». « Je voulais éviter les complaisances d'émotion, représenter le réel autrement, et, en exagérant les look, comme ceux des gens qu'on se montre du coude rue Mont-Royal, j'en fais plus un combat entre monstres. »

En fait, René-Richard Cyr sera le premier de sa génération (celle des années 80) à prendre Tremblay et à



René-Richard Cyr.

le traiter comme un classique. C'est ce qui fait l'intérêt de la reprise du TNM.

« Ma seule garantie ? Le fun qu'on a eu, toute l'équipe, à travailler à ce spectacle. Mais j'avoue que c'est l'entreprise la plus exigeante que j'ai eu à assumer depuis que je fais du théâtre. »

La génération de René-Richard Cyr a connu son premier choc théâtral avec *Les Oranges sont vertes* de Claude Gauvreau, au Port-Royal, alors que Jean-Pierre Ronfard faisait descendre d'un vaste escalier à la *Cuirassé Potemkine* une horde de personnages braquant leurs armes pétaradantes vers la salle. On découvrirait que le théâtre était autant source d'effets que de réflexion.

René-Richard Cyr, lui, dit carrément qu'il veut faire du « tape-à-l'oeil », qu'il ne veut pas insister sur l'émotion, qui est une chose qui naît d'elle-même, que l'on ne force pas.

Lui qui joue avec un humour coupant un personnage de traiter qu'il

rend sympathique, dans *Les feuiltes*, il rêve aussi de jouer l'*Hosanna* de Tremblay. Mais ce n'est pas tant le métier d'acteur qui l'attise.

« J'ai la nette impression de me livrer, de me confier, de m'impliquer beaucoup plus dans une vision de la vie lorsque je fais une mise en scène ».

Ils sont rares les metteurs en scène au Québec. Avec son entrée au TNM, sept ans après sa sortie de l'École, le comique René-Richard Cyr atteint la première étape sérieuse de sa carrière.

Il dirige Huguette Oigny, Janine Sutto, Denise Filiatrault, Guy Provost, des routiers qui en ont vu d'autres; il propose la mise en scène d'une pièce que Brassard a porté à son sommet sur la même scène il n'y a pas si longtemps; bref, il fonce dans du solide.

S'il s'en tire, le théâtre québécois comptera un metteur en scène de plus, du genre qui n'a pas froid aux yeux.

◆ Brassard

privilegié, éclairé, il est un provocateur dans le premier sens du mot, le plus beau: c'est un artiste qui provoque par ses questions un autre artiste qui se sent obligé de lui répondre parce que ses questions sont absolument incontournables.

Et la question fondamentale d'André est toujours: « Pourquoi ? » Pourquoi on veut traiter tel sujet, pourquoi on a écrit telle pièce, pourquoi les personnages sont comme ils sont et pourquoi l'action se déroule comme elle se déroule.

Si on répond à tous ses pourquoi, André, toujours, prend la pièce comme un cadeau personnel et la traite comme telle. Sinon, si on est bloqué ou si on n'arrive pas à s'exprimer, il se joue dans la moustache ou dans la barbe avec son pouce et son index, penche un peu la tête vers la gauche, plisse le front et dit comme si de rien n'était: « J'aurais toujours la monter telle quelle, ta pièce, mais y me semble que ça pourrait être meilleur... »

Quelle belle provocation: s'attaquer directement à l'orgueil d'un autre artiste! On revient chez soi confondu mais la graine a été plantée et

toujours ses questions portent fruit. Ses questions sont la cause de l'existence de la dernière scène du *Vrai monde* et de *Bonjour, là, bonjour*, du monologue du *maudit cul de Rose Ouimet*, de certaines subtilités dans les questionnements d'*Albertine*, de certains éclaircissements dans *L'impromptu d'Outremont*, même s'il n'a pas encore compris « pourquoi », tout en l'aimant beaucoup, j'ai critiqué cette pièce. Je suis en train de vous avouer qu'André Brassard est ma muse !

C'est un brasseur de textes inventé et c'est là, je crois, l'une de ses grandeurs. Il a brassé Racine et Lorange, Ducharme et Genet, Bouchard et Claudel, Shakespeare et Williams, Brecht et Ricard, Euripide et Tchekov, et pour avoir été le plus brassé de tous je vous dirai que je me laisserais *swigner la baquaisse* n'importe quand par lui. D'ailleurs ce côté iconoclaste a tendance à choquer les puristes du théâtre mais existe-t-il jouissance plus puissante que celle de choquer les puristes ?

Si les acteurs se battent presque littéralement pour travailler avec lui c'est qu'il les nourrit autant qu'ils le nourrissent; si les décorateurs, les dessinateurs de costumes et d'éclairages rêvent du jour où il va leur té-



André Brassard.

léphoner, c'est qu'il sait les questionner eux aussi, les provoquer, eux aussi, à l'intérieur même de leur mé-

tier. Si ses assistants et ses assistantes lui restent fidèles — Lou Fortier pourrait vous en parler — c'est qu'il est passionnant à voir évoluer à l'intérieur d'un spectacle, même et peut-être surtout quand il n'est pas tout à fait sûr du résultat et qu'il sait — ce qui est un don très rare — intégrer ses assistants au travail de la création. Tous les spectacles d'André, les flops autant que les triomphes, portent la marque d'un très grand faiseur.

André Brassard est un artiste inquiet qui remet toujours tout en question et ces artistes-là sont les seuls vrais.

Quand à l'amour pour l'homme qu'il est — mes proches connaissent ma grande pitié, André le premier — je vais continuer à le ressentir en silence jusqu'au moment où je pourrai, comme Serge le fait avec son père dans *Bonjour, là, bonjour* l'exprimer en mots. J'espère que ça viendra avant qu'André ait 70 ans !

Je le dis avec un petit sourire en coin mais je le pense sincèrement: cette année, c'est le prix Victor-Morin qui a l'honneur d'être enfin décerné à André Brassard. Il était temps.

Faut LE DEVOIR pour le croire!

ElcaLondon
JEAN-FRANÇOIS HOULE
acryliques sur papier
1616 Sherbrooke O., Montréal (514) 931-3646
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

MICHEL TETREAU
PIERRE-LÉON TÉTREAU
PIQUÉ AMPIL
jusqu'au 13 décembre 1987
4260, rue Saint-Denis, Montréal (Québec) Canada H2J 2K8 (514) 843-5487
ART CONTEMPORAIN

EXPOSITION
LUC ARCHAMBAULT
jusqu'au 28 novembre
L'artiste sera présent entre 15 et 17 hres
subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Gov. du Québec
GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.
1200 rue Sherbrooke O. 288-7306

À NOËL OFFREZ CE QU'IL Y A DE MIEUX
UN CADEAU SIGNÉ *atelier*
QUALITÉ — CHOIX — EXCLUSIVITÉ
● GRAVURES ORIGINALES
● AFFICHES ET REPRODUCTIONS D'ART
● ENCADREMENTS PROFESSIONNELS
● LIVRES D'ART
5190, ST-LAURENT (coin Fairmount) 276-2872
MAINTENANT OUVERT 7 JOURS-SEMAINE

EXPOSITION
Oeuvres récentes
LUC ARCHAMBAULT
PEGGY DAIGLE
jusqu'au 30 novembre
A VENIR LE 2 DÉCEMBRE
JACQUES CHEVALIER
Signature
GALERIE D'ART
920, boulevard Décarie, Saint-Laurent, Québec
H4L 3M4 - Tél.: (514) 744-1437

LUC ARCHAMBAULT
émet l'AVIS suivant:
La Galerie Signature annonçait dans deux encarts parus dans *The Gazette* et *Le Devoir* du 14 novembre 1987 la participation de Luc Archambault à une prochaine exposition. Celle-ci a été programmée et publicisée sans que l'artiste en soit informé et sans son accord. La Galerie Signature a refusé de retirer de sa programmation une exposition qui n'en est pas une et qui peut nuire à la crédibilité de l'artiste parce qu'elle ne réunit pas les conditions qui lui mériteraient le titre d'exposition. Par conséquent, l'artiste se voit dans l'obligation d'inviter les amateurs à ignorer cette publicité et se déclare déçu de l'attitude de cette galerie qui porte atteinte au respect de l'artiste.
La seule exposition préparée et dûment autorisée par l'artiste se tient actuellement et ce jusqu'au 28 novembre à la **Galerie Walter Klinkhoff**, 1200 Sherbrooke O. MtL. (514) 288-7306.

musée d'art contemporain

■ **Jannis Kounellis**
Exposition organisée par le Museum of Contemporary Art, Chicago.
Une première: le Musée d'art contemporain de Montréal inclut 11 oeuvres récentes jamais vues en Europe et en Amérique grâce à une commande des Lignes aériennes Canadien International.
Jusqu'au 14 février

■ **John Lyman 1886-1967**
Je vis par les yeux / I live by my eyes
Rétrospective organisée par le Agnes Etherington Art Centre, Queen's University.
Jusqu'au 14 février

VIDEO

■ **Machine / Machines**
Une réalisation de Pierre Zovilé.
Jusqu'au 10 janvier

■ **Ouverture**
Vidéo documentaire réalisé en 1985 lors de l'ouverture du Castello di Rivoli, Turin.
Jusqu'au 14 février

ANIMATION ET ÉDUCATION

■ **Kounellis' Dialogue with America**
Conférence de Mary Jane Jacob, conservatrice de l'exposition Jannis Kounellis. L'exposé se déroulera en anglais.
Le dimanche 22 novembre à 14 heures.

■ **John Lyman, le peintre et le critique**
Colloque auquel Gérard Budner, Louise Déry, Louise Dompière, François-Marc Gagnon, Guido Molinari et Esther Trépanier participeront.
Les vendredi et samedi, 27 et 28 novembre à 13 h 30.
Entrée libre
Cité du Havre
873-2878

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Prévert

C'EST PRÉVERT,
c'est Picasso, c'est Calder,
c'est Chagall, c'est Montand,
c'est Giacometti, c'est Miró,
c'est Magritte, c'est Carné,
c'est Léger.

Venez découvrir des oeuvres uniques de tous ces grands artistes.

100 collages de Jacques Prévert - de la Bibliothèque Nationale de Paris et - A la rencontre de Jacques Prévert - de la Fondation Maeght de St-Paul de Vence.

MUSÉE DU QUÉBEC
1, avenue Wolfe-Montcalm, plaines d'Abraham, Québec (Québec)
Du 13 novembre 1987 au 10 janvier 1988.

Montréal: en vente chez La Baie, centre-ville.

En collaboration avec
LA LAURENTIENNE MUTUELLE D'ASSURANCE